

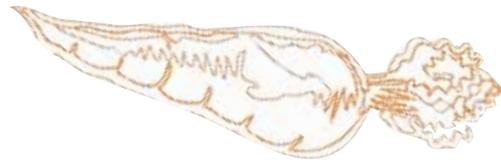


<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

# Fanes de septembre 2008

## N°12

### Le Fanzine du Blogzine

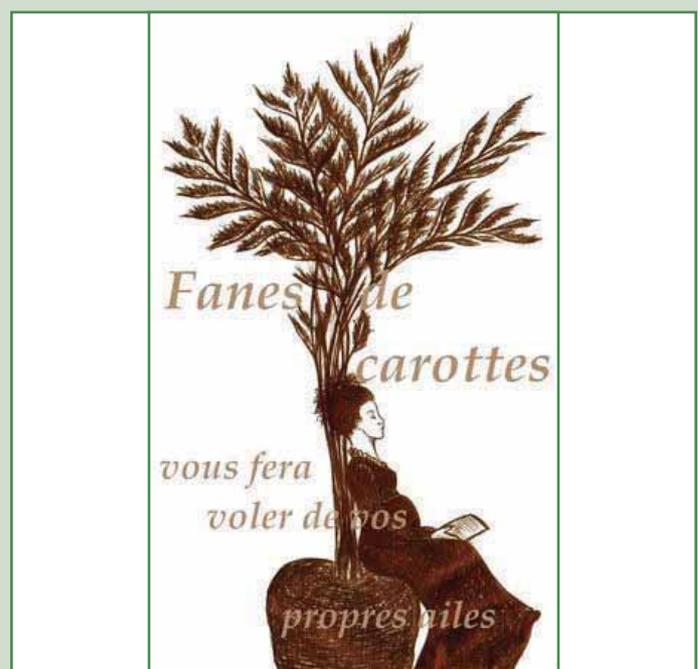


Chaque mois, pendant 1 an,  
**gagner un fan-art !**

Série limitée, de douze exemplaires,  
réalisée par Josefa.

Pour les gagner rien de plus simple,  
devenez lecteur du blogzine !  
Rendez-vous sur le blog :  
<http://fanesdecarottes.canalblog.com> et  
laissez-nous des commentaires, dont un  
sur un fan-art encore disponible.

@ bientôt !





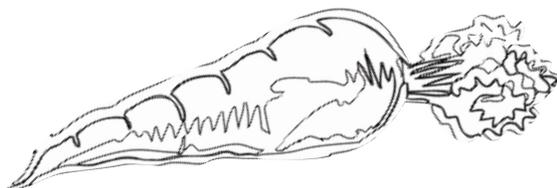
# Edito

Où sont passées les clés de votre soucoupe d'entreprise ? et votre cartable en simili-cachalot ? et vos lunettes à détecter les ververts ? votre appareil à sager ? Finies les longues heures sur les plages roses et les promenades romantiques sous les mangrovilliers en fleurs.

Heureusement, Fanes de carottes vous propose pas moins de 5 tasses de café, à avaler progressivement, pour vous remettre les idées en place... ou pas. Car vous pourriez bien regretter d'apercevoir le fond de la tasse, vu le nombre de voyantes embauchées par le blogzine pour y lire tous vos secrets.

Et pour ceux qui préféreraient ne pas se réveiller... des chevelures en volutes, des lèvres écarlates, des enlacements... et peut-être même quelques canines dans le cou. Septembre sera vampirique !

C'est la rentrée chez Fanes de carottes !



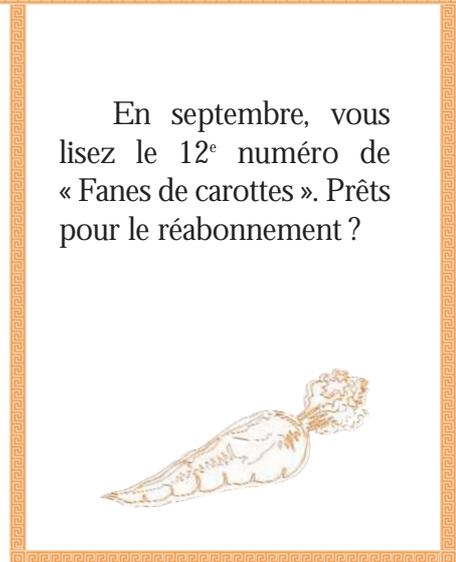
## Sommaire

Edito .....	p. 2
Courrier des lecteurs .....	p. 2
Mode d'emploi .....	p. 2
Vamps & Vampires .....	p. 3
Feuilleton du dimanche .....	p. 13
<i>Du riffs sur l'Olympe (parties 1 à 4 - à suivre)</i>	
Dictionnaire illustré de la SFFF .....	p. 17
Quand la science et la fiction se rejoignent .p.	17
Petit jeu du marc de café .....	p. 19
Port-folio SFFF .....	p. 25
Les auteurs de septembre .....	p. 28
Appels permanents ( <i>Recettes</i> ) .....	p. 28
Glossaire .....	p. 28



# Courrier des lecteurs

En septembre, vous lisez le 12<sup>e</sup> numéro de « Fanes de carottes ». Prêts pour le réabonnement ?



## Fanes de carottes mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF. C'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuillets, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :  
- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuillets du moment, auxquels vous pouvez participer.  
- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.



# Exquise esquisse

Pandora

## Première partie

Elle marche, conquérante, dans la rue sombre. Il fait nuit mais elle n'a pas peur, seules les victimes ont peur. Elle est une prédatrice, une belle de la nuit.

Elle porte de longues bottes de cuir noir qui moulent la forme parfaite de ses jambes et claquent sur les pavés sur un rythme presque militaire. C'est une chasseresse qui marche sûre d'elle. Un long manteau, noir lui aussi, la protège du froid et des regards. Elle ne dévoile ce qu'elle y cache qu'à ceux qu'elle a choisis. Son visage laiteux est rehaussé par le rouge flamboyant de ses lèvres. Un rouge sang. Ce soir elle a faim.

Elle entre dans un bar qu'elle sait fréquenté par de beaux spécimens, souvent célibataires ou à défaut volages. Ses préférés. Sa voracité gourmande ne s'accommode pas de médiocrité, les hommes et femmes qu'elle épingle à son tableau de chasse ont toujours quelque chose d'original qui les démarque des autres : un regard envoûtant, une voix sensuelle, une démarche pleine de grâce, une attitude, qu'importe mais elle doit être étonnée. A son entrée, les regards la suivent à travers l'ombre et la fumée, intrusifs, et cherchent à ouvrir son manteau... Elle ne l'enlèvera pas dans ce bar, elle n'y fait que passer, elle n'y fait que chasser. Une femme la regarde, vulgaire. Pas son style. Un homme à sa droite s'approche et lui propose un verre. La cinquantaine poivre

et sel, un nœud papillon et des lunettes cerclées d'écailles noires. C'est sa voix rocailleuse, profonde, pleine de promesses, qui la fait accepter.

- Un grog si vous en prenez un aussi, vous avez l'air d'en avoir besoin...

Il sourit et va au bar passer la commande. Puis il revient vers elle, s'approche suffisamment près pour qu'elle sente son odeur musquée et sensuelle, et la contemple d'un air connaisseur, s'attardant sur les yeux bleu acier, sur la bouche pulpeuse, sur le grain de beauté au coin droit de la mâchoire. Carrée.

- Vous, vous savez parler aux femmes...

- Pardon, je croyais être tombée sur une déesse. Vous n'enlevez pas votre manteau ?

- Ce bar est trop enfumé. Sortons...

Et elle se lève et quitte le bar sans un regard pour l'homme qu'elle vient de laisser, certaine qu'il va la suivre.

- J'ai failli attendre...

- Où voulez-vous marcher ?

Elle l'emmène sur les bords de Seine, la lune est pleine, lumineuse, la soirée froide. Il a enfilé un pardessus gris et une écharpe blanche. Cet homme a décidé un charme délicieusement suranné. Il parle peu mais la fait parler d'elle, de la vie qu'elle s'invente pour l'occasion, celle d'Artémis pour ce soir, c'est ce qu'il a voulu. Une déesse. Ils parlent et marchent jusqu'à ce qu'il sorte de son pardessus une montre à gousset et s'interrompe d'un air désolé.

- Je suis confus mais il est vraiment tard, je dois vous laisser. Voulez-vous que je vous appelle un taxi ?

Aucune tentative de rapprochement, cet homme est de bronze, mais elle ne s'abaissera pas à quémander, fût-ce une nuit. Elle rentrera donc seule. Avec une carte que cet homme lui laisse en l'aidant à monter dans le taxi. Maxime Hémaux. Antiquaire. Et un numéro de téléphone.

- Je serai un homme comblé quand vous me rappellerez.

Et il claque la porte du taxi. De dépit elle demande au chauffeur de la conduire dans une boîte de nuit proche. Elle est en manque et n'a pas eu sa dose, la prédatrice doit chercher une victime avant le lever du jour et elle en trouve une. Consentante, très consentante, si consentante qu'elle en oublie pour la nuit l'homme au pardessus gris. Mais alors qu'elle se rhabille au petit matin, abandonnant sans un regard le corps devenu inutile, elle ne peut s'empêcher de chercher dans sa poche la carte de ce Maxime...

## Deuxième partie

Les nuits se suivent sans qu'elle ne l'appelle, sa raison lui enjoignant de résister. La chasseresse ne se veut pas proie. Alors pour conjurer ce sentiment inconnu et naissant elle se nourrit dans une frénésie compulsive d'amants et d'amantes, des corps dont elle use, à son habitude, sans sentiment. Jusqu'à

la nausée et au dégoût.

Et un matin, n'en pouvant plus, elle l'appelle enfin. Sans paraître surpris, il lui propose un rendez-vous dans un restaurant réputé pour le soir même, qu'elle se maudit d'accepter si vite. Et il raccroche courtoisement, la laissant se perdre en conjectures.

Quand elle arrive au restaurant, Maxime est déjà attablé et se lève à son approche. Il est habillé tout aussi anachroniquement que lors de leur première rencontre et semble ravi de la revoir. Plongeant sans un mot son regard dans le sien, elle ouvre lentement son manteau noir, bouton après bouton, pour dévoiler la robe noire au décolleté plongeant qu'elle a mise pour lui. Sans aucun bijou. Elle aime le regard approbateur qu'il lui lance alors qu'il la salue d'un baisemain. Charmant et charmeur. La soirée passe très vite tandis qu'il lui parle de lui, de ses affaires, de sa passion pour la peinture. Elle ferait un magnifique modèle, et il lui propose de la croquer dès ce soir. Si elle le désire, bien sûr.

Elle en crève d'envie. Ce soir c'est elle la victime consentante.

Quand il l'emmène chez lui, Artémis, troublée par cette situation inhabituelle pour elle, reste hésitante dans l'entrée. Maxime la prend alors doucement par les épaules et la conduit jusqu'à la pièce principale plongée dans une demi-obscurité. Les volets sont clos et des draps recouvrent le mobilier. Il flotte dans l'air une odeur de renfermé et Maxime lui explique qu'il occupe peu cette aile du grand appartement haussmannien, lui préférant le calme de son atelier sous les combles. Puis comme elle n'esquisse toujours pas le moindre geste, il lui demande s'il peut lui enlever son

manteau. Lui faisant face une main sur son épaule, il la débou-tonne de l'autre, puis la découvre doucement, frôlant au passage ses épaules nues. C'est avec plaisir qu'elle le laisse prendre ainsi les commandes puis la conduire jusqu'à l'atelier. Des croquis de femmes nues, plus belles les unes que les autres, sont accrochés dans la galerie qui conduit aux combles. Il en émane une sensualité presque animale. La main toujours sur son épaule, Maxime la pousse doucement pour la faire entrer dans une grande pièce dépouillée au parquet constellé de tâches. Une table que recouvrent pêle-mêle des croquis inachevés et un lit aux draps défaits, placé dans un coin de la pièce, en constituent l'unique mobilier.

- Vous l'avez vu, je ne m'intéresse qu'aux modèles nus.

- Je ne quitte jamais mes bottes...

- Dans ce cas, je me sens prêt à faire une exception. J'ai toujours aimé les amazones.

Sans un mot, Artémis repousse les croquis étalés sur la table pour s'y appuyer et, le défiant du regard, elle lui tend une des ses jambes gainées de cuir.

- Prouvez-le.

Maxime se rapproche, un sourire carnassier aux lèvres. Sans la quitter des yeux, il empoigne le talon de sa botte droite et remonte le long de la jambe en caressant le mollet moulé par le cuir souple. Il lui parle doucement, la capturant de son regard. Puis il la déshabille et elle se laisse faire en silence. La louve est devenue agnelle. Les sens en éveil, elle sent les mains chaudes de Maxime l'effleurer tout en douceur, son souffle lui caresser la gorge, sa voix grave et profonde l'envoûter. Elle frémit de plaisir quand il la saisit plus fermement pour la rapprocher

de lui. Son sang, bouillonnant, pulse fort dans ses veines et diffuse le parfum capiteux qu'elle a mis pour lui.

- Etes-vous prête à être croquée ce soir, belle Artémis ? Vous m'appartiendrez alors, vous le savez, comme ces femmes dans le couloir. Etes-vous vraiment prête ?

Artémis se cambre contre lui. Et la gorge offerte, elle assiste avec une impatience teintée de crainte à la transformation de son amant en monstre de la nuit : les canines qui pointent l'une après l'autre, les pupilles qui s'allongent en deux fentes verticales, passant du brun au vert, les cheveux et les ongles qui poussent et s'enfoncent douloureusement dans son avant-bras.

- Je suis prête, Maître.

Et alors qu'elle repense à tous ceux à qui elle a fait l'amour pour assouvir sa faim dévorante, elle se sent aimer pour la première fois. Aimer et être aimée.

Elle sourit quand il la prend et la boit avidement jusqu'à ce que le rouge flamboyant de sa bouche ne suffise plus à masquer ses lèvres exsangues.

Au petit matin, une nouvelle esquisse à la sanguine a rejoint la galerie de nus du couloir.

*FIN*



# Vamps et Vampires

Caro\_carito



Je le regarde à la dérobée. Belle gueule. Oui, une belle gueule. Seule ombre au portrait, le noir de sa chevelure avec son côté plastifié et ce, en dépit des soins capillaires prodigués par Lucius et ses ciseaux magiques. Enfin restent ses yeux, deux gemmes de la plus belle eau, sombres, avec un soupçon de maléfices.

Je ne prends jamais le métro. N'y trouvez rien de snob. Il y fait d'ordinaire trop chaud et les températures altèrent mon teint de porcelaine. Mais ces jours sont jours d'exception et de carnaval, bousculant ainsi mes habitudes. L'atmosphère y est lourde d'odeurs criardes. Et se déversent dans les rues, les ruelles, les boulevards, des dizaines et des dizaines de corps pailletés, déguisés, ardents et désirés. Il y a comme un goût de lucre et de luxure qu'exhalent les lumignons qui brûlent nuit et jour. Les portes des immeubles sont entrouvertes, laissant glisser dans les venelles de la cité, rires et soupirs. Impossible d'imaginer une voiture s'aventurer dans ses rubans de corps ondulants et joyeux. J'aurais pu opter pour un voyage à bicyclette mais ma longue robe de tulle n'aurait pas supporté l'inconfort d'un tel

périple. Et je ne suis pas sûre que Fabian, aux yeux de braise, apprécie ce mode de locomotion rustique. Nous avons donc opté pour le métropolitain qui présente l'avantage de nous conduire à destination, en quatorze stations et deux changements. Rendez-vous station à Argentine.

J'admire mes escarpins aux talons ouvragés, la bague fine qui galbe l'arrière de mes jambes. Mes ongles sont légèrement pointus, comme il se doit, et d'un pourpre brillant. Un léger châle de soie brute orne plus qu'il ne protège mes épaules de la douceur du soir. Fabian me tend sa main gantée. Son déguisement est plutôt de bon goût : une queue-de-pie bien coupée, un nœud papillon de satin dénoué qui orne sa chemise. Nous rions, tous les deux, en regardant ses cheveux soigneusement gominés et ramenés en catogan. Un mouvement léger se fait entendre derrière nous. Je présente, en quelques mots rapides, mon ami, mon complice depuis l'aube des temps, Friedrich, le magnifique. Sa taille élancée, son étrange regard bleu et son sourire usé surprennent toujours ceux qui le rencontrent pour la première fois. A sa vue, toute expression déserte mon visage et je sens un élan qui me pousse vers lui. Mais déjà notre petite troupe s'engouffre dans les entrailles des labyrinthes urbains. Nous croisons des individus grimés, pavoisant dans leurs atours de strass, qui ornent, il y a peu, les vitrines des magasins. Nous nous mêlons, l'espace d'un trajet, à cette houle chaude et rieuse. Friedrich accroche une de

mes boucles et la fait glisser entre ses doigts fins. Il me susurre : « Tu es attirante même en blonde avec ta "peek-a-boo bang" coiffure. Ta beauté est toujours indécente. Je dirais que ce soir tu es la réincarnation éblouissante de Veronica Lake. » Avec un autre, je minaude-rais. Pas avec lui. Il jette un coup d'œil à notre compagnon, hypnotisé par une paire de seins, fort honnêtes, qu'une jeune hétaïre moderne dévoile audacieusement. Avec un bagout un peu facile, le jeune étalon entame une conversation, enfin plutôt une invite appuyée. Nos regards s'éloignent rapidement de ce marivaudage bas de gamme. La voix monocorde d'un employé de la RATP vient de nous indiquer un retard certain dans le trafic. Friedrich m'interroge sur le film dans lequel je joue : film d'épouvante, scénariste et réalisateur espagnols et argent français. D'ordinaire plutôt méfiante, je dois avouer que le projet me procure une certaine joie. Casting intelligent, scénario sérieux : ce film pourrait s'avérer un succès si... Je me mordille les lèvres. Comment lui expliquer ? « C'est lui n'est-ce pas ? » Et il me désigne d'un bref coup de menton le jeune Adonis qui vient d'effleurer délicatement l'épaule de la pseudo-courtisane grecque. Il l'observe un instant. Il sait, il devance mes pensées. Il perçoit le manque de densité de notre compagnon, son côté inachevé. Il n'a pas l'étoffe pour être le premier, celui qui brille en haut de l'affiche. Mais, comme il a suffisamment couché à droite à gauche et fait la une de quelques tabloïds, il devine instinctivement

que la masse s'emparera de sa plastique irréprochable pour faire de lui sa future coqueluche. Cet arriviste à l'esprit limité ne désire même pas durer car il évolue dans l'ère jetable -si caractéristique de l'époque contemporaine-, comme un poisson dans l'eau. Mais pour jouer l'épouvante et incarner avec talent un vampire sur le retour, il faut faire partie des grands squales. Il n'en est pas là, loin s'en faut.

J'ai bien essayé de l'attirer dans mes filets mais sans succès. Le bellâtre m'a snobée. Peut-être avait-il peur, ce carnassier du dimanche ? Au demeurant, il a l'air de préférer les starlettes tout en jambes et à la cervelle farcie de Cosmo et autres Vogue. La déception passée -mon égo n'aime pas être malmené, même par un Don Juan de supermarché- il me fallait un plan. Le jeu relativement plat de mon camarade acteur était capable, de réduire ce futur petit chef d'œuvre en objet cinématographique consensuel, un de ces films encensés le temps d'une promotion pour son originalité avant de passer à la moulinette express de l'industrie cinématographique. Il me fallait une autre idée. Ce fut Friedrich qui me l'inspira. Il nous fut aisé d'inviter ce gigoletto à notre soirée de carnaval Vamps et Vampires. Le carton d'invitation avec ses lettres gothiques qui ne se détachent du bristol noir que dans l'obscurité, l'adresse prestigieuse, bref tout le tralala susceptible de tenter un petit snob.

Pendant que mes yeux ourlés de khôl s'attardent sur la chevelure noire crantée de Fabian, Friedrich s'approche du couple antiquo-mélodramatique. Si la jeune femme envisageait alors une quelconque aventure d'un soir



avec mon pâle partenaire de cinéma, l'arrivée de cet homme, à la beauté impeccablement classique et à la silhouette élégante, vole instantanément la vedette à la gent masculine dans un rayon de cent mètres. Un murmure aux tonalités féminines parcourt alors la foule agglutinée sur le quai. « Je suis Lestat le Vampire, et je suis immortel », glisse Friedrich. Un rire frissonnant suivi d'applaudissements nourris parcourt l'auditoire quand Friedrich découvre, dans un rictus charmeur, deux canines immaculées. Heureusement le métro arrive juste à temps pour endiguer le flot de questions qui se forment sur les lèvres brillantes et légèrement humides. Dans un envol de soies, nous nous engouffrons dans le compartiment surchauffé. Fabian semble ailleurs.

Je regarde un instant ma main aux ongles carminés. « Comme tu aimerais lui enfoncer tes griffes, n'est-ce pas ? » Friedrich m'observe, je profite du mouvement de balancier de la rame pour me rapprocher de lui. J'ai le regard légèrement brumeux. « Tu es restée au fond une sentimentale, une vampire à l'eau de rose. » Il se moque gentiment, je le sais. Mais il a raison. Malgré toutes ces années à dérober des vies, j'espère toujours un peu de cette chaleur

humaine qui me fait tant défaut. Il me suffit d'un geste un peu appuyé, d'un mot gentil..., et je m'emballe comme une midinette. Heureusement, je me connais suffisamment et, aux premiers signes avant-coureurs m'indiquant que l'autre n'est, contre toute attente, qu'un goujat de première, je retrouve ma nature foncière. Mon regard a dû prendre ce reflet presque métallique, signe qu'il est temps de revenir au monde des ombres car Friedrich m'informe du déroulement des réjouissances à venir. Une de ces protégées, une petite Isolde fera l'affaire. Elle est assez gironde pour attirer notre jeune premier et semble très enthousiaste, elle n'en est qu'à ses premières gouttes de sang frais.

Le métropolitain nous a menés à bon port. Les deux hommes devisent pendant que nous nous approchons du lieu du crime. La Fabrique, comme nous la surnommons entre initiés, est un vestige d'un autre temps, d'un temps où les nuits avaient cette couleur de roman de gare et de danger. Fabian semble fasciné par la façade. Un bon point pour lui, sa destinée ne sera peut-être pas celle d'un suceur de sang de cinquième ordre. A peine Friedrich a-t-il frappé à l'huis que la porte s'ouvre. Au passage, je caresse la poignée. Comme à chaque visite. Instantanément, je me rappelle ma dernière soirée de



mortelle. La neige qui se glissait entre mon col lâche et ma peau diaphane. Le ciel sans étoile, duveteux. Un dernier regard à une rue vide, à une vie pétrie de déceptions et d'errements. Et je pouvais sans trembler la porte de ma mort et de l'éternité qui s'offrait à moi. J'eus l'impression, à l'instant précis où ma main glacée avait touché le corps de métal du lézard, de dire adieu à cette femme au cœur lourd. Ce soir, la porte grince encore avec un grognement familier de bienvenue. Je sens que Friedrich m'observe mais il s'abstient de tout commentaire. Cette brèche du temps, nous la connaissons tous et aucun d'entre nous n'oserait ne pas la respecter.

La musique qui nous accueille chasse d'un coup d'archet nos pensées graves. J'entends avec délectation l'orchestre qui fait trembler les pampilles des lustres des plafonds. Dorures et rires, pas de deux esquissés. Déjà des mains fines et pâles ont ôté de nos épaules nos capes moirées. Je sens le poids du regard de mes comparses sur mes épaules nues. Je me retourne pour leur envoyer un baiser avant de m'échapper dans l'enfilade des salles aux stucs et aux ors impeccables. Un bal, un bal fraternel où nous échappons à ce monde moderne sans grâce et sans panache. Un tourbillon de taffetas et de fracs satinés aux reflets de Bakélite. Je poserai mon âme lasse contre un corps jumeau, je virevolterai dans des bras aériens. Et qui sait si je ne me rassasierai pas de cette vie qui palpète, dans le creux secret caché là, à la base du cou, sous la peau fragile ?

Le tempo de la fête se languit au fur et à mesure que la nuit avance. Friedrich apparaît soudain à mes côtés. « C'est fait », me

glisse-t-il à l'oreille. Nous croisons Isolde, pétillante de ce flot de vie qu'elle vient de ravir. Nous nous dirigeons vers un petit salon. Je l'aperçois, le visage presque blafard, allongé sur un canapé. Je sens la peur qui s'empare de lui, la fascination aussi. Dire qu'il y a peu, il n'était qu'une icône éphémère et illusoire d'un monde en toc. Magnanime, je pose un instant mes griffes sur sa joue encore tiède. « Nous nous reverrons lundi... » Et je dépose sur ses lèvres diaphanes un baiser au goût de sang.

L'aube est proche. Friedrich et moi sommes accoudés au pont Alexandre. L'avenir nous sourit.

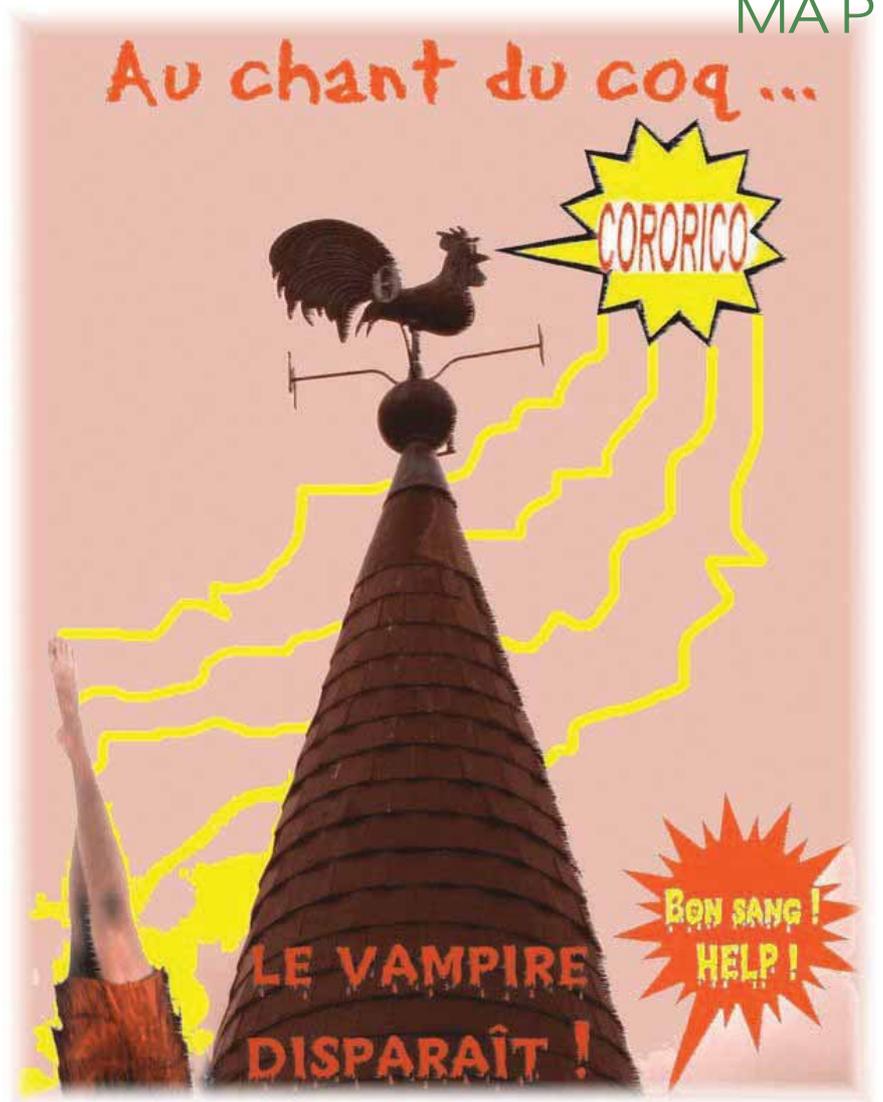
Le film sera un petit chef d'œuvre, le héros ayant enfin cette densité sombre qui lui faisait défaut. Il ne me volera plus la vedette non plus, petite vengeance bien mesquine, je l'avoue. Mais qui était-il pour me dédaigner ? Qui pensent-ils être, ces pauvres et éphémères mortels, pour faire de nous, les créatures de la nuit, des monstres de série B ? Qu'importe, ils passeront et nous, nous danserons encore et encore, juste avant l'aurore, nos corps délicats enlacés jusqu'à la fin des temps.

*Crédit pour les photos de Veronica Lake :  
<http://www.ipacific.com/shop/photography/hurrell/>*



## Le destin

MAP



# Vamp...



Véron

# Vampire...



## La chevelure



Josefa



« Durant quelques jours, cependant, je demeurai dans mon état ordinaire, bien que la pensée vive de cette chevelure ne me quittât plus.

Je tournais la clef de l'armoire avec ce frémissement qu'on a en ouvrant la porte de la bien-aimée, car j'avais aux mains et au cœur un besoin confus, singulier, continu, sensuel de tremper mes doigts dans ce ruisseau charmant de cheveux morts.

caresser, quand j'avais refermé le meuble, je la sentais là toujours, comme si elle eût été un être vivant, caché, prisonnier;

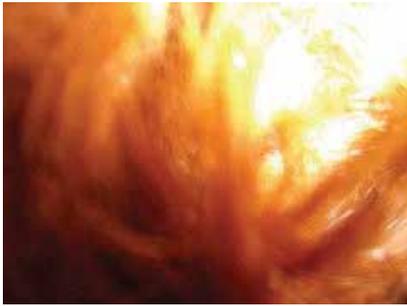


Puis, quand j'avais fini de la

je la sentais et je la désirais encore; j'avais de nouveau le besoin impérieux de la reprendre, de la palper, de m'énerver jusqu'au malaise par ce contact froid, glissant, irritant, affolant, délicieux.



Je vécus ainsi un mois ou deux, je ne sais plus. Elle m'obsédait, me hantait. J'étais heureux et torturé, comme dans une attente d'amour, comme après les aveux qui précèdent l'étreinte.



Je m'enfermais seul avec elle pour la sentir sur ma peau, pour enfoncer mes lèvres dedans, pour la baiser, la mordre. Je m'enroulais autour de mon visage, je la buvais, je noyais mes yeux dans son onde dorée afin de voir le jour blond, à travers.



Je l'aimais ! Oui, je l'aimais. Je ne pouvais plus me passer d'elle, ni rester une heure sans la revoir.



Et j'attendais... j'attendais... quoi ? Je ne le savais pas.



- Elle.



Une nuit je me réveillai brusquement avec la pensée que je ne me trouvais pas seul dans ma chambre.



J'étais seul pourtant. Mais je ne pus me rendormir; et comme je m'agitais dans une fièvre d'insomnie, je me levai pour aller toucher la chevelure.



Elle me parut plus douce que de coutume, plus animée.



Les morts reviennent-ils ?



Les baisers dont je la réchauffais me faisaient défaillir de bonheur ;



et je l'emportais dans mon lit, et je me couchai, en la pressant sur mes lèvres, comme une maîtresse qu'on va posséder.



Les morts reviennent !



Elle est venue.



Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre ;



et j'ai parcouru de mes caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la la gorge aux pieds en suivant toutes les courbes de la chair.



Oui, je l'ai vue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle Morte, l'Adorable, la Mystérieuse, l'Inconnue, toutes les nuits. »

**Guy de Maupassant,**  
« *La chevelure* ».



# Un rayon de soleil rouge sang

Luma

Le soleil se lèvera dans une heure. Assise sur ma terrasse, je l'attends. Les larmes qui coulent sur mes joues laissent des traces sanglantes. Qui aurait cru que je puisse pleurer ?

Déjà, il aurait fallu savoir que je pouvais aimer. Ça ne colle pas vraiment avec ce que les humains savent des vampires. Les grands prédateurs à la séduction mortelle, offrant un baiser fatal avec la froideur d'un monstre à moitié mort...

Et pourtant j'ai aimé.

Bien sûr, au départ, je ne voulais qu'une petite friandise de plus. Vêtue de noir, je hantais mes bars de prédilection pour trouver un homme à attirer dans mon lit et dans sa tombe.

Autrefois -longtemps avant ma première mort- j'aimais déjà ça. J'aimais l'exigence de la perfection lors du choix des vêtements, j'aimais sentir le regard des hommes sur moi, j'aimais jouer à ces jeux dangereux de séduction où tout peut basculer en un instant, où la femme fatale peut devenir la victime d'un agresseur, où le feu que j'attisais dans leurs regards menaçait à chaque instant de me brûler la peau.

Je les aimais bien, tous, mes cajoleurs, mes séducteurs, mes paumés, mes ratés, mes enfants de la nuit qui discouraient au-dessus de leur verre de vin tout en vérifiant du coin de l'œil que je les regardais faire. Ils étaient souvent touchants, souvent effrayants, parfois magnifiques, parfois immondes. Je m'en

moquais. Je prenais leur chaleur, leur alcool, leur drogue, leur argent, leurs secrets, ils me donnaient tout et redemandaient avidement que je daigne à nouveau me pencher vers eux. Au final, mon ancienne vie n'était pas si différente de la nouvelle. De ma non-vie. Pas de lien durable, pas d'amour, pas d'ennui. Juste le frisson du désir et du danger. Le plaisir des sens et du pouvoir. Jamais je n'avais rencontré d'homme qui ne puisse pas être remplacé par son voisin de table. Ils étaient anonymes et innombrables, mes beaux chéris.

Jusqu'à ce que je rencontre le Seigneur. Seigneur lui aurait tellement mieux convenu, comme nom. Mais ce modeste jeu de mots ne lui plairait pas. Trop vulgaire. Et il a une façon bien à lui de prononcer ce mot « vulgaire », avec une petite moue seigneuriale donnant à penser que son auguste personne a mordu dans un citron, sans aller jusqu'à faire une grimace, je l'imagine d'ici tiquant devant mon humour trop populaire. Dire que je l'ai tant déçu, mon beau Seigneur, et que je n'ai même pas le bon goût de le regretter. Car lui aussi m'a déçue, on peut dire. Ou plutôt il m'a, sans me demander mon avis, offert un cadeau empoisonné.

Il est apparu dans mon fief à la recherche d'une victime. J'en cherchais une moi aussi. Il a regardé mes courbes parfaites, ma gorge d'un blanc pur, mon regard soufflant la glace et le feu,

mon sourire énigmatique. J'ai regardé ses vêtements de marque, sa montre en or si distinguée, son allure, sa désinvolture. Nous nous sommes mutuellement choisis pour proie.

D'un geste il a réservé une alcôve, d'un regard il m'a fait signe qu'il m'y attendait. Je l'ai ignoré. Je n'étais pas une prostituée et je n'obéissais qu'à mes propres caprices. Certes, j'avais envie de cet homme-là pour une nuit, rien qu'une. Il était beau et raffiné, sans doute riche et intelligent, ce que j'appréciais. Mais je n'aimais pas sa façon de se croire le maître d'un jeu dont je voulais tirer les ficelles.

Ah, l'arrogance de la petite humaine qui sous prétexte qu'elle s'habille en noir et vit la nuit prétend remettre à sa place le sublime Prince des Ténèbres... C'est cette arrogance qui m'a sauvée la vie, ou l'a prolongée en non-vie, peut-on dire. Je lui ai résisté en restant bien assise sur mon siège et en papillonnant avec l'homme qui m'offrait timidement à boire. J'avais beau être orgueilleuse, je savais très bien que si jamais j'allais parler au Seigneur, je ne pourrais pas lui résister. Même à distance, alors que je ne pouvais distinguer de lui qu'une ombre derrière un voile, il me troublait. Je n'arrivais pas à me concentrer sur ce que je disais et l'homme qui m'accompagnait s'enhardissait beaucoup trop vite sans que je pense à le remettre à sa place. Finalement j'ai décidé de fuir. Je détestais cette sensation d'être perturbée.

Mon compagnon m'a suivie. Ce n'est qu'une fois dehors que je lui ai dit que je voulais rentrer seule. J'avais les nerfs tendus comme des cordes à violon et j'ai été brutale. Brutale tout en laissant transparaître ma peur. Ce

qui l'a encouragé à être plus brutal encore. Il m'a plaquée contre le mur et a commencé à me menacer.

Je n'ai pas perdu mon sang-froid et je pense que j'aurais pu m'en sortir toute seule. J'avais un couteau et un revolver dans mon sac et je n'aurais pas eu peur d'utiliser l'un ou l'autre. Mais non. Il a fallu que le Seigneur surgisse de nulle part, tel un ange déchu jeté du ciel et tombé dans la rue au lieu d'arriver en enfer. Il a maîtrisé l'homme avec élégance et facilité. Après quoi il a posé son manteau sur mes épaules et m'a dit : « Partons d'ici. ». Et moi, stupidement, je l'ai suivi.

Oh, bien sûr, je ne savais pas que le sublime prince que je suivais était un mort-vivant. Il avait mangé peu de temps auparavant et la vie qui l'avait nourri l'illuminait encore, il irradiait de chaleur et d'énergie, jusqu'à ce qu'on croise son regard froid et millénaire comme une pierre tombale. Non, je le suivais comme j'aurais suivi la pire bêtise de ma vie, l'homme capable de m'arracher ma précieuse liberté, je me débattais contre la fascination qu'il exerçait sur moi, en vain, bien sûr, tellement en vain... En serrant son manteau contre moi j'avais son odeur et sa chaleur qui m'interdisaient de partir, de rejeter ce doux bien-être pour l'air glacial de la rue. Même la drogue ne m'avait jamais autant fait perdre le contrôle de moi-même. J'étais envoutée par ce sauveur mystérieux et prête à le suivre jusqu'au bout du monde.

Il m'a emmenée dans sa chambre d'hôtel - le Seigneur vit uniquement à l'hôtel, toujours des hôtels de luxe - et a fait servir un

repas fin et du champagne. Il s'est mis à me parler. Il me parlait de moi mais ce n'était qu'un long monologue où mes réponses n'étaient pas nécessaires. Il parlait de ma beauté, de mon élégance, de ma dignité, de ma noblesse. Et de sa solitude aussi. Si longue. Je le laissais parler tout en sirotant mon champagne. Je tentais de ne pas le regarder, préférant le spectacle de la ville brillant dans la nuit. C'est là qu'il m'a demandé de l'épouser.

J'ai dit non.

Il a insisté.

J'ai refusé encore.

Il m'a souri.

Et ses deux longues canines ont plongé dans mon cou, faisant de moi son épouse et un monstre.

J'ai suivi sa loi et ses désirs, moi qui avais évité toutes les chaînes au cours de ma vie, parce que je n'étais pas assez forte pour lui résister. Mais chez les vampires le pouvoir a le goût du sang et j'ai réussi à avoir assez d'esclaves pour me séparer du Seigneur. Me séparer de lui sans qu'il ne me tue, car il en avait déjà assez de moi. Il avait lu dans mon esprit et croyait me connaître parce qu'il savait de quoi j'étais capable. Ce qu'il ignorait, c'est à quel point je le détesterais et comment je ferais tout pour qu'il me déteste à son tour. Notre séparation fut sanglante, comme il se doit, mais enfin je regagnai ma liberté.

Nous avons erré de ville en ville durant ma captivité -notre sanglante lune de miel. J'ai décidé de revenir à mon point de départ et de faire de cette ville mon territoire, j'étais prête à le défendre de toutes mes forces contre les autres vampires. Je savais déjà trouver des victimes solitaires et les manipuler jusqu'à en obtenir tout ce que je désirais et je n'eus



aucun mal à me tailler un empire financier colossal, défendu par une poignée de vampires soumis et une armée de laquais humains. Mais j'allais toujours chercher mes proies moi-même. J'aimais me nourrir d'hommes en extase devant ma parfaite beauté.

Jusqu'à ce que je rencontre Dan. Un simple mortel. Il était perdu dans notre monde de la nuit et trop orgueilleux pour le reconnaître. Il a tenté de me séduire avec maladresse, en disant la vérité sur les sentiments que je lui inspirais, et ça m'a amusée. Il m'admirait sans être soumis. Il était courageux, prêt à se lancer dans n'importe quelle aventure sans réfléchir pour aider un ami. Ce n'était pas grand-chose, une masse de petits riens, des miettes d'intérêt comparé aux hommes et aux vampires que j'avais déjà repoussés, et pourtant ils suffirent à produire l'impossible : mon cœur figé se remit à battre et je tombais amoureuse.

Dan accepta mes faveurs et mon amour avec la même joie simple, ignorant totalement qui j'étais dans ce monde obscur où je régnais si fièrement. Il m'aimait aussi et pendant quelques temps, j'ai été plus heureuse dans la mort que je ne l'avais jamais été dans la vie. Je passais chaque nuit à ses côtés et j'aurai voulu que nous continuions pour l'éternité. Oui, j'étais prête à commettre envers lui le même crime que le Seigneur avait commis envers moi. Je refusais de lui dire que j'étais une vampire -je savais qu'il me repousserait- et refusais de lui demander son avis. La solution pour préserver à jamais mon bonheur était devant moi, simple et évidente. Et maintenant je me demande pourquoi je l'ai sans cesse repoussée. Question hypocrite dont je connais la réponse.

Dan n'aimait pas le monde des ténèbres.

Il voulait que je cesse de porter du noir et que je m'habille « normalement ». Et il voulait qu'on se voit « normalement » aussi, dans la journée, il voulait savoir quel métier j'exerçais, il voulait me présenter à ses parents, il voulait qu'on ait une maison, un chien, des enfants. Il voulait passer le reste de sa vie à mes côtés et j'en étais touchée, mais pour cela il aurait fallu que je le rejoigne, que je quitte mon univers pour rallier le sien. Une perspective qui m'aurait horrifiée quand j'étais vivante et qui, depuis que je ne l'étais plus, m'était tout simplement impossible. Et si je l'attirais de force de mon côté de la frontière, je le priverais à jamais de tous ses rêves et de tout ce qu'il aimait, ce qu'il ne me pardonnerait pas. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il me déteste et se rebelle contre moi comme je m'étais rebellée contre le Seigneur.

J'ai donc retenu mes crocs et étouffé de mon mieux mon atroce soif de sang, j'ai fait semblant de dormir nuit après nuit près de cette gorge si chaude abritant la vie de mon aimé, j'ai menti de mon mieux pour préserver notre bonheur. Jamais il n'a su à quel point cela m'avait coûté. J'ai pourtant essayé de le lui faire comprendre, mais sans pouvoir avoir ce que j'étais réellement, c'était voué à l'échec. Il devenait de plus en plus triste et amer, jaloux de tous ceux qui me côtoyaient sans s'apercevoir à quel point je le privilégiais. Sa douleur m'a tellement fait souffrir... et pourtant j'ai continué à l'aimer de toute mon âme.

Jusqu'à ce soir.

Je venais de me lever quand il est entré. Il a détourné la tête

quand j'ai tenté de l'embrasser. Il m'a dit qu'il voulait me parler. Et il a parlé. Un brouillard de mots que je refusais d'entendre. Des mots horribles. Des mots de fin. De séparation. Des mots banals et hypocrites.

- Non, ai-je froidement répondu.

J'avais mal, si mal...

J'ai continué :

- Non, on ne restera pas amis. Si tu n'es pas avec moi, fous le camp. Sinon...

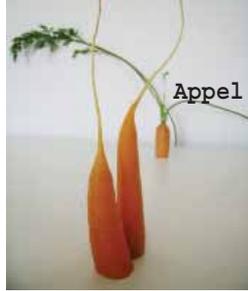
Il a tenté de me caresser les cheveux et je l'ai laissé faire, tremblant sous ce dernier contact. Mais il a retiré sa main. Alors j'ai compris que tout était réel. Qu'il voulait partir. Me quitter. Je l'ai retenu de force. Il a commencé à paniquer quand il a vu qu'il n'arrivait pas à se dégager. Il était si faible, mon pauvre chéri, dans son corps tout chaud d'humain, le cœur battant à toute allure dans cette musique délicieuse. Il a vu mes dents et a hurlé de tous ses poumons. C'est alors que je l'ai mordu.

Je ne sais pas pourquoi son sang était si bon. Peut-être parce que je l'aimais. Ou peut-être parce que j'étais retenue si longtemps. A moins que ce ne soit le manque - avec sa jalousie farouche j'avais de plus en plus de mal à me nourrir sans qu'il ne me fasse une scène. Mais je n'ai pas pu me retenir. Une fois mes dents plantées dans sa gorge, j'ai bu jusqu'à la dernière goutte de ce précieux nectar, jusqu'à ce qu'il n'y ait aucune retour en arrière possible. J'ai tué mon bien-aimé. Jamais je ne saurai s'il m'aurait pardonné de lui avoir donné la non-vie des vampires. Jamais plus je ne verrai son beau corps s'animer, ses yeux pétiller et sa bouche rire en me couvrant de baisers. La faim immonde et animale du monstre que je suis devenue a été plus

forte que l'amour, ce si grand et noble sentiment.

Lorsque j'ai compris ce que j'avais fait, j'ai hurlé à mon tour, un hurlement de mort qui a terrifié tous ceux qui l'ont entendu, le hurlement d'une damnée en train de subir son tourment. Mes yeux se sont remplis de larmes et ainsi j'ai su que les vampires pleurent des larmes de sang. Elles ont coulé sur son corps, son cadavre abandonné, qui n'était plus que de la viande blanche, sans pouvoir lui rendre la vie. Le sang que je lui avais volé je l'ai gaspillé en fleurs écarlates qui ont taché le sol et nos vêtements. Et maintenant, assise sur la terrasse, les pauvres restes de mon amant dans les bras, je continue à gâcher ce précieux sang et ma faim gronde tandis que mes larmes coulent sur nous. Peu importe. Il ne me reste que peu de temps à attendre. Si je ne peux pas ramener mon bien-aimé à la vie, au moins je peux le suivre dans la mort. La véritable mort.

Dans une heure le soleil se lèvera.



Appel à feuilleton

## Feuilleton du dimanche

Caro\_carito

# Du rififi sur l'Olympe

## Chapitre 1

### « *Un calme olympien* »

Il faisait déjà grand jour quand l'homme se leva et s'approcha de la fenêtre. La lumière matinale rendait le ciel cinglant. De la terre humide s'échappaient des volutes immaculées. Il resta un long moment à observer les rais de lumière qui s'accrochaient aux silhouettes noueuses des oliviers. Il se dirigea vers la cuisine. Elle avait laissé la porte ouverte. Il attrapa une orange dans le fruitier en terre et s'immobilisa sur le pas de la porte. La pomme d'or se réchauffait dans la chair tiède de sa paume. Ce n'est que plus tard, quand la matinée serait bien avancée, qu'il dénuderait ce fruit juteux. Y mordre à pleines dents marquerait le nouveau tempo du jour, légèrement plus rapide. Nature crépitante. Insectes aux pas furtifs. Vent bruissant dans les feuilles. En attendant, il appréciait cet instant où la maison était muette, sauve des vociférations de sa femme.

Rhéa avait dû se rendre chez une de ses sœurs ou de ses filles, une semblable en tout cas. Elle s'y plaindrait de son époux, récriminerait sur sa lenteur débonnaire et débusquerait avec avidité les derniers potins. Il verrait approcher sur le chemin poussiéreux sa silhouette massive, et il devinerait sans peine la poussière d'amande restée collée sur ses lèvres gourmandes. En l'embrassant, il sentirait l'odeur poivrée de ses cheveux noirs. Il fermerait brièvement les yeux à l'idée de croquer sa bouche charnue comme une grenade trop mûre.

Il aimait ses journées sans surprise. Les minutes tombaient gouttes à gouttes sur le pré brûlé par l'été. Il pouvait contempler sans bouger le village blotti au fond de la vallée, les silhouettes qui couraient seules ou avec leurs petits vaisseaux à quatre roues. Il sentait le temps s'étirer entre ses doigts comme une pâte molle. Il en appréciait la texture douceâtre. De la terre encore humide de la nuit s'élevaient des bras laiteux qui caressaient l'herbe jaunie et s'accrochaient aux maigres silhouettes feuillues. C'était l'instant béni où le merveilleux se révélait aux yeux des hommes. Au détour d'une promenade matinale, lorsque le vent léger du matin fait frissonner la peau. Le long d'une voie rapide, quand, dans un vallon oublié, un rêve ancien caresse un front soucieux. De longues écharpes de brume, diaphanes et cotonneuses, le sourire d'une fée à l'abri d'un rayon de soleil. Qui sait si ces êtres de chair, sans foi ni loi ne pouvaient croire -ô fugitif éclat temporel- en l'existence d'autres mondes, au-delà des apparences... comme un bref effet de lumière.

Il attrapa le bâton noueux posé devant la porte d'entrée. Là-bas, plus au sud, il pourrait apprécier la descente abrupte de la montagne sur l'isthme de Corinthe. Il jouirait du tourbillon des couleurs franches, bleu, vert émeraude des eaux dormantes, ocre des terres, pureté d'un torrent qui se tarirait bientôt. Il s'amuserait du rire des chèvres déferlant des hautes prairies vers des pâturages plus fournis. Il rentrerait, juste avant cette période de bronze et de chaleur où il fait bon se reposer. Il rejoindrait un fils, un neveu, quelqu'un qui l'attendrait à l'ombre du vieil eucalyptus. Apollon peut-être, qui geindrait de n'être plus qu'une statue. Celui-là n'arrivait décidément pas à accepter que leur ère ait pris fin. Ou Zeus, un jour de jeûne : sans déesse, sans nymphe, sans mortelle.

Il ressentait lui-aussi cette perte car il devinait que leur existence dorée touchait à sa fin. Les dieux s'effaçaient dans la mémoire des hommes. Toutes ces matinées à inventer de toutes pièces l'Olympe, des heures à se chicoter sur la guerre de Troie pour savoir quel clan choisir, des nuits blanches sur Médée, de franches rigolades avec les métamorphoses d'Ovide : ces échos surannés lui faisaient encore mal.

Il était revenu à pas lents près de l'eucalyptus qui veillait, avec l'assurance que donne un âge vénérable, sur la maisonnette blanche. Son regard fut attiré par un mouvement au loin, un point qui venait rapidement vers lui. Qui était ce visiteur ? Il plissa les yeux, manœuvre inutile vu l'éclat du disque solaire. Il posa son bâton et s'assit sur le banc de pierre.

Chronos n'avait plus qu'à attendre que se rapproche le tumultueux nuage de poussière brune. Il essaya à nouveau de deviner qui était l'inconnu. Quoique, il avait sa petite idée. Encore une avancée cahotante de ce qui ressemblait à une moto matinée d'une troisième roue. Une sorte de triporteur. Oui, c'était bien elle. Pas de doute. Iris la pétulante, la colorée messagère des dieux.

## Chapitre 2

### « *Livraison par DHL (Déesse Hautement Laconique)* »

C'était bien Iris, la messagère des dieux. Cronos aurait préféré une autre voyageuse ; Déméter par exemple, qui profitait de l'extension du réseau aérien pour goûter à tous les étés de la

planète. Elle affichait une mine dorée qui contrastait avec la figure de mère éplorée que quelques érudits gardaient encore en mémoire. C'est vrai, elle le ravissait par ses frasques, affichant un sourire époustouflant et cachant ses yeux parme sous une paire de lunettes noires. Il se souvenait du jour où était née la légende de Perséphone et de sa génitrice. Le ciel étincelait au milieu des chants des cigales. Eux, installés sur la plage vierge d'une des interchangeable minuscules îles grecques, avaient bu, fêté l'insouciance d'être sur terre dans l'unique dessein de servir d'illusions aux hommes. De cette soirée diantrement partousarde étaient nés deux mythes incontournables, qui avaient eu un franc succès : Déméter et Perséphone, contrastant avec Dionysos et ses Bacchantes déchaînées. Un moyen d'équilibrer cette fichue balance du bien et du mal qu'ils devaient respecter. Résultat un devoir sur la piété filiale et la fidélité et une copie pour folie et sexe débridés... Le parfait reflet de leur bande de joyeux noceurs. Avec leur apparence humaine, se dire qu'ils étaient des dieux, n'était-ce pas risible ? Sans parler de morale, avaient-ils au moins une âme ? Pas sûr. Chronos secoua sa crinière argentée : hors de questions de démarrer les questions existentielles, c'était un boulot de philosophe, pas de divinité.

Il plissa à nouveau les yeux. Ce soleil d'août était vraiment perturbant. Il essaya d'utiliser sa main comme une visière. Oui, c'était elle, il ne pouvait s'y tromper. Iris la pétulante, Iris la colérique. Imprévisible. Messagère des dieux. Dans le dernier sursaut de sa moto pétaradante, elle enleva son casque et secoua les dizaines de tresses aux perles colorées qui ornaient son visage abyssin. « Tu t'es fais une tête de méduse ? » Iris ne lui répondit pas, extirpant une épaisse enveloppe kraft de sa sacoche. Il insista : « Il me semble que tu as déjà arboré cette charmante coiffure. Je me trompe ? » Son regard brumeux de myope qui dédaigne les lunettes et autres futilités s'attarda un instant sur le vieil homme avant d'attraper dans sa ligne de mire le vol capricieux d'un papillon. « Oui, en Afrique, il y a quatre ans, deux mois et six jours. Je revenais du Congo Brazza. Mais là, les petites nattes, c'était dans un bouge dans un quartier de la Capitale. J'avais ce pli à prendre pour toi et je me suis égarée. J'ai trouvé amusant de changer de tête. » Il ne releva pas, l'ayant découverte successivement en Marilyn, en bonze, son crâne étant d'ailleurs de toute beauté. Le sang hellène à n'en pas douter. Le silence s'abattit brutalement sur eux.

Chronos s'en amusa. Il en était toujours ainsi avec la messagère. Elle débarquait, semant la pagaille sur son passage, bousculant leur train-train avec ses mœurs bariolées. Elle dévidait tout un chapelet d'informations en prenant à peine le temps de respirer. Et soudain, panne de son. Arrêt du direct. Qui s'éternisait parfois dix minutes, parfois une heure et plus. Le vieil homme savait que cela mettait la plupart de ses condisciples dans une fureur extrême. Lui s'en fichait, quelle importance ? Ne rien dire, ne pas parler. Il trouvait cela plutôt agréable. Laisser la vie en suspens. Ne rien contrôler ou simplement prendre le temps d'accepter un changement. Ou même rien. Juste être là, aux côtés de quelqu'un, sans attente. Il savait qu'alors le sablier du temps s'interrompait. Oh ! Pas pour longtemps ! Juste assez pour qu'il puisse se couler dans un interstice d'éternité.

« Bon, Cronos, c'est pas tout ça, mais j'ai du boulot. Je suis venue t'apporter cela. » Brusquement tiré de sa rêverie, le dieu du temps regarda d'un air méfiant l'épaisse enveloppe kraft qu'une Iris à la mine goguenarde agitait. Tous deux se dirigèrent vers la petite maison aux volets lavande. Ils s'installèrent dans la cuisine et Chronos sortit deux verres et un pichet de vin frais. Son poulx était plus rapide qu'à l'accoutumée mais aucune nouvelle, bonne ou mauvaise, ne pourrait les empêcher de savourer la production dionysiaque à sa juste valeur. Iris, les yeux mi-clos, égrena son rire mutin. « Ma main à couper que tu aurais cette réaction. Ton monde peut s'écrouler, tu sauras toujours profiter de l'instant présent. » Elle fit glisser l'enveloppe sur le bois ciré jusqu'au vieillard. Celui-ci, pour la première fois de sa longue existence divine, ressentait une vague pointe d'angoisse. Mauvais signe. Il se servit un autre verre : qui pouvait dire si les suivants auraient encore ce délicat goût de fraises écrasées ? Son regard s'attarda sur les murs familiers de sa maison, il aperçut un bout de ciel pervenche et un nuage qui s'effiloçait. Il sortit un coutelas de sa poche et entreprit de défaire la ficelle qui entourait le paquet brun oblong. Il en sortit une liasse blanche de feuillets imprimés. Un logo barrait le haut de la première page. Un temple rococo dessiné sur un nuage : le Ministère...



### Chapitre 3

## « Des nouvelles d'en bas qui vous font tomber de haut »

La lumière avait imperceptiblement changé. Chronos se leva. Une soudaine douleur lui vrilla les tempes. Il attrapa un vieux pull et sortit. Il savait qu'Iris le laisserait seul le temps de regarder plus attentivement le charabia administratif qui lui avait été envoyé. Il devinait plus qu'il ne le voyait le paysage familier qui l'entourait. Ses pensées lui échappaient, comme affolées, dévidant avec insistance la journée, des pans de passés, les jours funestes comme aujourd'hui. Elles voletaient, s'attardant aux indices avant-coureurs d'une catastrophe imminente. Trop de copinage avec les aruspices et cette Cassandre des malheurs.

Il relut plusieurs fois la lettre, s'arrêtant sous un arbre, avançant de quelques pas. Il sentait bien derrière lui la présence dansante d'Iris qui le suivait pas à pas. Il avait d'abord pensé à une retraite anticipée. Les autorités se seraient soudainement rappelé l'existence de dieux un peu passés de mode. Cela aurait été un moindre mal car le changement de statut n'aurait pas modifié magistralement le cours de leurs vies. Non, les feuilles du ministère puaien la cabale et le coup fourré. Une idée à deux sous d'un fonctionnaire zélé qui avait gravi les échelons à coups de flagornerie. Ciel que la nature humaine était vile, prévisible et immuable. Bref, cette étroitesse d'esprit transpirait sous les formules ampoulées dactylographiées : « Dans le désir de mener à bien les réformes actuellement en cours dans le monde et afin de lutter contre la déperdition des fonds des nations, une vaste réforme de nos institutions a été entreprise. Des convocations vous seront remises. En entretien individuel, nous pourrons ainsi évaluer de manière objective le réel bénéfice que la communauté a retiré de vos services et de ceux de votre équipe. Nous espérons votre entière coopération, qui nous permettra d'assurer à nos concitoyens un meilleur service à un moindre coût. » En gros, cela voulaient dire que de gros ennuis se profilaient à l'horizon. Quelle idée aussi avait-il eu de se faire élire représentant de la clique olympienne ? Il fallait être suicidaire pour se charger d'une pareille équipe de bras cassés. Il soupira, il n'avait pas vraiment eu le choix. Les volontaires ne s'étaient pas bousculés au portillon, les autres velléités de représentation

se résumant à des non-choix, le colérique et fougueux Arès (la guerre assurée) ou la non moins redoutable Thétis (périr dans les flots!).

De lui dépendait donc le sort de leur petite communauté, l'avenir qui se dessinait devant eux et aussi celui de leurs créations. Il interrogea un peu Iris. Comme il s'en doutait, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Il faudrait peu de temps pour que les lieux soient envahis par le panthéon grec au grand complet. Et les autres aussi, les héros de seconde zone, Tantale, Niobé, les Néréides, les géants... Une atmosphère de poulailler. En gros, ça allait être le bordel, au propre comme au figuré. Les mythes et les habitudes ne risquaient pas de changer d'un iota.

Il resta là, immobile. Sa respiration lente, sifflante, venait à peine troubler la quiétude environnante. Il attendait, attentif à ce mouvement qui montait de la vallée par tous les chemins, à ce bruit sourd qui se formait ici et là, au pied des sources, à l'abri des restes d'une colonne antique, cette clameur qui gonflait peu à peu et qui amènerait chaque divinité, chaque déesse, chaque infime héros sur le sentier qui conduisait à la petite villa aux volets lavande. Et cette angoisse, qu'ils avaient longtemps occultée, cette peur non seulement de glisser dans le néant mais aussi de voir le passé s'effacer comme disparaissent les inscriptions gravées dans les pierres tutélaires semblaient lentement assombrir le ciel et engloutir les collines avoisinantes.

#### Chapitre 4

### « Une tribu au grand complet »

C'était la fête. Ils étaient tous là, la famille réunie au grand complet. Tantale, que Chronos n'avait pas vu depuis qu'il s'était réfugié en Australie. Les amazones, qui avaient bien leurs deux seins. Elles étaient venues en bus, la situation était bien trop urgente lui expliqua Hippolyte. Il serra la main à quelques faunes et à ce cher Chiron. Il remarqua certains couples légendaires qui s'éclipsaient un long moment. Enfin, quoi! Ca gesticulait, s'embrassait à tout va. Déjà un grand feu avait été allumé et on entendait de la musique. Mais si le plaisir des retrouvailles dura une partie de la nuit, la raison du rassemblement et ses conséquences probables refirent rapidement surface. Place aux discussions.

Après des heures de palabres et de crises larvées ou ouvertes, Ulysse avait, avec sa finesse

habituelle, résumé la situation, pesé le pour, le contre, émis hypothèses et déductions. Mais l'essentiel était là : dans cinq heures et dix-sept minutes, Chronos devait se présenter devant l'autorité de tutelle. Soit neuf heures trente tapantes. Pour le transport, Hélios s'était proposé, on pouvait compter sur sa ponctualité. Chronos sentit une chape de fatigue lui broyer les épaules ; encore une heure avant de les renvoyer tous dans leurs pénates. Les tranquilliser, leur assurer qu'ils seraient tenus au courant. Il savait bien que l'exercice est un peu vain mais parfois il fallait juste faire les choses même si l'espoir restait mince. Ils s'étaient tous retirés, un léger sourire aux lèvres, une lueur amusée dans les yeux à l'évocation du diabolique labyrinthe, des rêveries dans le jardin des Hespérides et des travaux d'Héraclès. On pouvait aussi noter un excès d'ambrosie. Dire qu'il en avait même bu une coupe parce que... parce que lui, que seuls les parfums capiteux des vins athéniens apaisaient, avait décidé de faire comme si. Comme s'ils étaient de vrais Dieux, immortels et respectés. Avec leurs rites et leurs cultes immuables.

Rhée s'était approchée de lui. Elle avait bien des défauts mais sa fidélité était légendaire. Il la regarda tendrement. Il était temps de rentrer et de tâcher de trouver le repos. Même si mille idées tournaient dans sa tête. Heureusement le nectar des dieux l'emmènerait sans effort dans les bras de Morphée. Ils s'attardèrent, tendrement enlacés, à observer les étoiles. Ils les connaissaient par cœur, leur éclat, leur place dans l'immensité sombre, changeante suivant les saisons et surtout leurs histoires : Orion le grand chasseur et Vénus, les Pléiades, les Dioscures, ces sacrifiants. Ils s'arrêtèrent un instant en admirant le ballet gracieux des Perséides. Ils gravirent ensuite lentement le petit chemin pierreux. Un dernier regard sur le seuil d'entrée vers la Voie Lactée et la porte violine se referma sur le couple voûté.

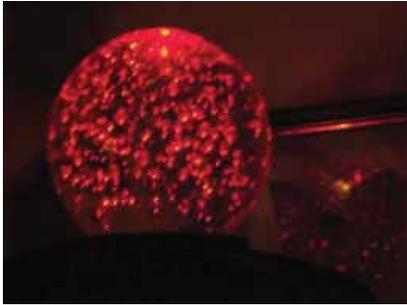
à suivre...





# Dictionnaire illustré de la SFFF

## A marsir



verbe sensitif à quintuple détente  
**1/** de A - MARS et IR : Néologisme utilisé en spationautique pour indiquer le fait de se poser sur la planète Mars.  
 ex : « Et enfin, ils amarsirent en douceur après leur long voyage dans l'espace... » (« *Le rouge émis* », roman, John Le Cercle -1964).  
**2/** Depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, en référence au cirque Amar, ce terme est employé dans le monde du spectacle ambulant, le sens

évoluant au fil du temps :  
 a - le sens premier signifia répandre de la sciure rouge sur la piste du cirque,  
 b - puis s'installer sur un terrain adéquat,  
 c - et enfin monter tentes et chapiteau, popularisé par les dialogues du film « *Sous le plus large cirque du monde* » -1952- de C. Legribillet (ex : « Eugène tâche voir à amarsir fissa l'chapiteau avant l'orage ! »).  
**3/** Bas Picourdin : Attraper la rougeole.  
**4/** Devenir rouge de confusion (ex : « En entendant cette histoire osée, son visage s'est amarsi en quelques secondes »).  
**5/** Enfantin : Cueillir des coquelicots (ex : « Regarde Maman, je t'ai amarsi un beau bouquet pour ta fête ! »).

MAP (Définition),  
 Vanina (Illustration)

## Quarante-deux



La réponse à la question sur la vie, l'univers et le reste.

InFolio



# Quand la science et la fiction se rejoignent

InFolio

## Quand les monstres marins attaquent

Wheke est son nom. C'est aussi un monstre marin, un calmar géant. À lire des romans ou à écouter les mythologies, on pourrait avoir tendance à croire que ces animaux relèvent de la cryptozoologie et n'existent pas.

Dans les pays scandinaves, ces monstres sont décrits par les traditions orales. La mythologie marine nordique fait référence à un animal énorme doté de nombreux tentacules et qui pouvait faire couler des bateaux, le kraken. D'ailleurs, en 2003, au cinéma, le kraken intervient à

deux reprises dans les films de Gore Verbinsky appartenant à la saga « *Pirates des Caraïbes* ».

Mais ils existent bel et bien. Depuis le 19<sup>e</sup> siècle, quittant le domaine mystique ou légendaire, des spécimens ont été « officiellement » observés. Architeuthis ou Mesonychoteuthis, de leur petit nom calmar géant et calmar colossal, sont les petits amis dont il est question ici.

La première description scientifique d'un Architeuthis date de 1857, et fut effectuée par un danois. Cette sympathique

bestiole peut mesurer environ 20 m de long.

C'est de manière assez effrayante que Jules Verne s'inspire d'ailleurs de ces observations en faisant apparaître de tels monstres marins géants dotés de tentacules dans le roman fantastique « *Vingt mille lieues sous les mers* » quelques années plus tard, en 1869. Au chapitre 18, partie 2, les hommes d'équipage se racontent des légendes concernant ces monstres marins :

« Non seulement on a pré-tendu que ces poulpes pouvaient en-

traîner des navires, mais un certain Olaus Magnus parle d'un céphalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. On raconte aussi que l'évêque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe ».

Mais ils citent aussi une observation scientifique :

« En 1861, dans le nord-est de Ténériffe, à peu près par la latitude où nous sommes en ce moment, l'équipage de l'avisio l'Alecton aperçut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et il l'attaqua à coups de harpon et à coups de fusil, sans grand succès, car balles et harpons traversaient ces chairs molles comme une gelée sans consistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'équipage parvint à passer un nœud coulant autour du corps du mollusque. Ce nœud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arrêta. On essaya alors de haler le monstre à bord, mais son poids était si considérable qu'il se sépara de sa queue sous la traction de la corde, et, privé de cet ornement, il disparut sous les eaux. »

Cette conversation se déroule juste avant l'attaque que subit le Nautilus :

« Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques. C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du Nautilus. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes

glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies ».

Depuis d'autres spécimens ont été observés. Mais ce n'est que récemment, en 2005, que pour la première fois un calmar géant vivant de 8 mètres de long a été filmé à 800 mètres de profondeur dans le Pacifique Nord (au large des îles Ogasawara, à une dizaine de kilomètres de l'île de Chichijima), par une équipe de scientifiques japonais conduite par Tsunemi Kubodera, du Museum National des Sciences de Tokyo, et Kyoichi Mori, de l'Association d'Observation des Baleines Ogasawara [1].

Le premier spécimen de calmar colossal a, quant à lui, été capturé en 2007 par des pêcheurs de Nouvelle Zélande en mer de Ross près de l'Antarctique [2]. L'animal pesait 450 kg.

D'autres sont observés car ils échouent sur des plages, tel ce spécimen de 7 mètres de long retrouvé sur une plage californienne en juin 2008 [3].

Certains spécimens, issus d'échouage ou attrapés en mer sont conservés dans des musées dans de l'alcool ou du formol. C'est ainsi qu'en mars 2008, un article de science.gouv.fr [4] annonce l'« arrivée de Wheke (prononcez Ouéké) à la Grande Galerie de l'Evolution [...] au Muséum national d'Histoire naturelle, par l'intermédiaire de Steve O'Shea, spécialistes des calmars géants en Nouvelle-Zélande et de Renata Boucher, spécialiste des céphalopodes en France ».

Celui-ci a la particularité de ne pas être présenté dans de l'alcool ou du formol, mais bel et bien à nu, grâce à la technique de plastination mise en œuvre pour la première fois pour ce type d'animal (visible en photo ici).

Ces monstres ont, depuis Jules Verne, nourri l'imagination d'autres auteurs ; ainsi JRR Tolkien, en 1954, dans le premier tome de sa trilogie fantasy « *Le seigneur des anneaux* » fait également intervenir un monstre tentaculaire aux portes de la Moria qui attaque la communauté : « Hors de l'eau avait rampé un long tentacule sinueux ; il était vert pâle, lumineux et humide. L'extrémité munie de doigts avait saisi le pied de Frodon et l'entraînait dans l'eau. » Les tentacules participent alors nettement à inspirer la peur et l'horreur comme ici avec Tolkien : « Vingt autres bras sortirent, onduleux. L'eau noire bouillonna, et une horrible puanteur s'éleva. » ; ou encore dans « *La Guerre des Mondes* » de H. G. Wells (1898) où un tentacule métallique investigateur de la Machine à Main terrorise le héros : « [...] un long tentacule métallique qui serpenta par le trou en tâtant lentement les objets [...] se tortillant et se tournant dans tous les sens, avec des mouvements étranges et brusques ».

Exploitant de manière plus approfondie le thème du monstre marin, en 1926, Howard Phillips Lovecraft rédige « *L'appel de Cthulhu* ». Le mythe de Cthulhu développé par la suite autour de cette nouvelle et des prises de notes laissées par Lovecraft fait ainsi référence à une créature verte monstrueuse et tentacu-

laire, Cthulhu. C'est un Dieu ancien, et selon le mythe, il aurait été banni d'un système astral lointain (Xoth) par d'autres Dieux. Le monstre vert reposerait au fond de l'Océan Pacifique, dans la cité de R'lyeh. Il est décrit dans la nouvelle à partir d'une statue « un monstre à la silhouette vaguement anthropoïde, avec une tête de pieuvre dont la face n'aurait été qu'une masse de tentacules, un corps écailleux, une grande élasticité, semblait-il, des griffes prodigieuses aux pattes postérieures et antérieures, de longues et étroites ailes dans le dos ». Des adeptes du Dieu lui vouent un culte maléfique basé sur des sacrifices humains, et ils attendent le réveil de Cthulhu. Dans les nouvelles liées au mythe, les personnes exposées à ce culte et au livre s'y rattachant (le Necronomicon) sont alors souvent en proie à la folie.

Mais ce ne sont pas les seuls monstres étranges que Lovecraft a imaginés... On peut toujours se faire un peu peur en songeant au fait qu'il est reconnu que certaines espèces animales vivant dans les profondeurs abyssales n'ont pas encore été découvertes.



[1]

[http://www.notre-planete.info/actualites/actu\\_703.php](http://www.notre-planete.info/actualites/actu_703.php)

[2]

<http://fr.mongabay.com/news/2007/02/22-squid.html>

[3]

[http://www.rheda-magazine.com/Un-calmar-geant-decouvert-au-large-de-la-cote-de-la-Californie\\_a220.html](http://www.rheda-magazine.com/Un-calmar-geant-decouvert-au-large-de-la-cote-de-la-Californie_a220.html)

[4]

<http://www.science.gouv.fr/index.php?qcms=article,view,2817,archives,159,4>



Appel collectif

# Petit jeu du marc de café

## Règles

Espresso, filtre, en poudre, en dosette ou frais moulu, jus de chaussette à l'américaine ou délice italien à petites gorgées ... rien de tout cela, non !

Pour son nouveau jeu, Fanes de carottes vous propose de conjuguer caféine et imagination, et de lire passé et avenir dans le marc au fond de la tasse.

Vous vous laissez pousser les ongles et dites la bonne aventure dans une roulotte ? Vous avez de puissants pouvoirs magiques et un grand chapeau pointu ? Vous jouez à l'amateur clairvoyant à la fin du repas de famille, après avoir repoussé les miettes loin sur la nappe des dimanches ?

Alors, vous n'aurez aucun mal à écrire un **texte**, de 2000 signes minimum, 4000 signes maximum, à partir de l'une de ces six séries de photos.

# MMC

## Val

Pour mon premier jour d'exercice, j'étais à la fois stressé et impatient.

Deux ans de formation à l'ESMMC (Ecole Supérieure de Médecine par le Marc de Café), puis de longs mois à rechercher des investisseurs pour me lancer. Tout ce stress, ces doutes... Tout cela était derrière moi, désormais j'avais enfin mon propre cabinet de Médecine par le Marc de Café. Quelle victoire pour un adepte des bienfaits de la caféine !

Sûr que bientôt, nos méthodes remplaceraient toutes les autres médecines parallèles.

Au début, j'avais pensé offrir une tasse de café à chaque patient, mais un consultant en marketing me l'avait fortement déconseillé. Cela aurait engendré une multitude de frais supplémentaires. Le café, l'eau, l'électricité, le liquide vaisselle ... sans compter l'investissement de base, à savoir une casserole et des tasses.

J'avais donc choisi une formule bien plus lucrative.

Voici ce qui figurait sur ma plaque :

### Marc Espresso

### Médecin par le Marc de café Diplômé de l'ESMMC

*Apporter trois photos de la tasse de café du matin (bu à jeun) à chaque consultation.*

J'avais juste eu le temps de m'asseoir dans mon cabinet quand Sara Lee, ma jeune secrétaire, me fit savoir qu'un patient

était déjà dans la salle d'attente. Nerveux, je lui dis de le faire entrer sans attendre.

Le monsieur, qui répondait au doux nom de Jacques Vabre, était un fervent adepte de la pratique. Moi qui n'avais jamais pratiqué seul, ça me rassurait d'exercer sur un patient déjà converti.

C'est qu'il ne faut pas faire de bavure dans ce métier ! Le Conseil de l'Ordre des Médecins par le Marc de Café veille : on peut même se faire radier en cas de faute grave !

L'homme est arrivé avec trois photos.

Sur la première, j'ai immédiatement perçu son goût pour le jaune moutarde et le blanc.

L'analyse fut d'une simplicité enfantine.

Jaune + blanc = œufs

Œufs + moutarde = mayonnaise

Il ne faisait aucun doute que le patient souffrait de cholestérol.

Sur la seconde photo, j'eus carrément un flash :

Cet homme souffrait certainement de tremblements compulsifs, ainsi que de troubles psychomoteurs. Sa main droite semblait particulièrement touchée.

Mon diagnostic était formel.

Enfin, sur la troisième photo, je diagnostiquai un léger trouble de la vue.

Tremblements + trouble de la vue = forte dépendance à la caféine !

Cholestérol : certainement rajoutait-il souvent de la crème dans son café !

Mon diagnostic établi, je sortis mon grand Legal afin de lui rédiger sa prescription :

- 1- Usage de tasses vertes en plastique (garder les blanches en porcelaine pour les occasions spéciales) ;
- 2- Pose d'une serviette éponge sur le plan de travail à chaque café ;
- 3- Nettoyage dudit plan avec une éponge humide (trois fois par jour) ;



4- Achat d'un appareil photo avec zoom plus performant que l'actuel (traitement à vie)

5- Remplacement du café habituel par du décaféiné (de la marque de l'un de mes sponsors).

L'homme repartit satisfait.

En fait, ce n'était pas un vrai patient. C'était un enquêteur du guide Leroux.

Je l'appris quand Torrè le facteur m'apporta une lettre pour m'informer que non seulement le guide liégeois m'attribuait trois grains dans leur guide noir, mais qu'en plus j'allais bénéficier d'un partenariat publicitaire inouï : une publicité pour mon cabinet apparaîtrait gratuitement sur les emballages d'une grande marc de café italien à condition de prescrire ladite marc en guise de médication à mes patients.

Je dois ma réussite à ma première consultation.

*Ce témoignage a bénéficié du soutien financier du groupe LilyCafé.*



# Tango

## Kloelle

Les images défilait, et, le front abandonné contre la vitre du train, je naviguais sur les vagues successives de territoires inconnus. De longs dégradés verts. Des plongées de nuages frôlant des collines dont je fixais à peine la forme. Elle est enivrante cette impression de posséder totalement un paysage, puis de le perdre si vite dans l'oubli, en passant au suivant. Au suivant, chantait le poète, au suivant. Depuis toujours, je ne faisais que flirter avec l'envie du suivant, incapable de jouir d'un bonheur présent, toujours en attente d'un ailleurs, d'un mieux, d'un parfait à faire cogner les battements de mon âme.

Des voyages en train, j'aimais le tressaillement de la vitesse contre mon corps et aussi cette liberté de puiser, dans le regard neuf des autres passagers, les moyens de me donner des airs de quelqu'un d'autre. Perdre mon regard pluvieux sous le masque de la séduction ou celui de l'innocence. Un jeu à faire passer le temps et à ranger mes désordres d'enfant.

*L'arrêt.*

*Le quai vide.*

*Les corps qui s'agitent et s'engouffrent avec un instinct de survie supérieur dans le circuit de l'existence.*

Moi, en suspens dans un semi-rêve, descendant instinctivement une petite valise noire du porte-bagages voisin.

Les verrières de la gare de Lyon ne donnent leur lumière qu'au faite de la journée or en cet instant le jour achevait de mourir.

Je me suis assise à la table d'un café pour voyageurs et j'ai espéré qu'il vienne.

L'attente. Une tasse d'un café plus noir que ses yeux posée en bordure de table.



Il avait dit qu'il serait là. Et ma gorge se serrait doucement comme quand j'étais enfant et que je comprenais en suivant les regards qui ne s'arrêtaient pas sur moi que je ne serais jamais la préférée.

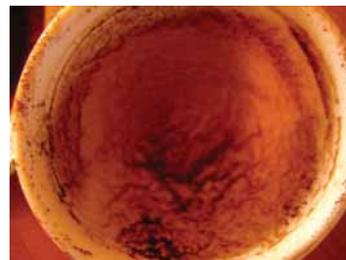
Je me suis réfugiée dans l'idée que les élèves de son cours de piano avaient eu du retard. Et, sur une vieille partition de Brahms, où il m'avait annoté les doigtés de la main gauche, j'ai cherché le délicieux frisson de son rire au matin.

C'est à ce moment là qu'elle s'est avancée pour demander quelques pièces. Le regard bleu, souillé par les caniveaux de la vie. Je lui ai demandé de s'asseoir, puis, avec cet odieux sentiment de me croire quelqu'un de bien vrillé au ventre, j'ai commandé un sandwich.

Elle a mangé sans rien dire. Puis, avant de partir, jetant un œil sur les dépôts du brouet mal filtré au fond de ma tasse, elle a pris ma main avec intensité pour me dire :



« Le serpent, le serpent dans ta tasse, c'est la trahison, la trahison pour toi. Méfie-toi ».



*Mon regard qui dérape sur la bordure des quais, qui accroche le vide parce qu'il lui est de toute façon destiné.*

Ma main qui arrête une larme, puis deux.

Le quai était toujours vide et ma tête collée contre la vitre d'un train repartant vers le sud.

Peut être était-il venu finalement.  
Trop tard.

Sous la lumière artificielle d'un wagon de seconde classe, je rêvais déjà au suivant.



## Tasse n°2

MAP



- Allez Joëlle ne te fais pas prier ! Tiens voilà ma tasse de café !

- Oui, vas-y comme l'autre jour, c'était super !

- Encore, ça ne vous lasse pas ?

- Non, non ! Lis dans ma tasse ! Quel est mon avenir ? Je frémis d'avance de découvrir mon avenir.

- Bon, si tu veux Mimi.

- Tu prendras la mienne après ?

- Chaque chose en son temps ...

Après un repas entre amis, Joëlle, qui a des dons certains de voyance, est bien souvent priée d'interpréter l'avenir dans le marc de café, une de ses spécialités. Elle fait cela en amateur mais ses prédictions, toutes sibyllines qu'elles soient, s'avè-

rent la plupart du temps justes. Joëlle pose devant elle la tasse de Mimi, prend un moment de concentration, la tête entre les mains, les yeux rivés au fond de la tasse. La voilà prête.

- Je te vois dans un lieu très sombre et froid.
- Oh ! s'exclame Mimi, ce n'est pas rassurant.
- Attends, maintenant j'aperçois des petites flammes, j'entends des voix qui résonnent dans la nuit...
- Là, tu me fais peur !
- Veux-tu que j'arrête ?
- Euh ... non. Je veux quand même savoir.
- Tu vois, au fond de la tasse, ces traces qui forment une dentelle et là, sur le côté, cette ligne...
- Oui. Qu'est ce que ça veut dire ?
- Cela peut indiquer une coupure dans ta vie...
- Une coupure ... Tu ne veux pas dire...
- Non, rassure-toi, ton heure n'est pas arrivée, sourit Joëlle.
- Il y a une ligne plus sombre qui explique la première, cela veut dire que tu vas être confrontée à une situation exceptionnelle.
- De quel genre ? Tu peux le voir ?
- Non, tout devient blanc.
- Ah bon ! Mais tu ne peux pas m'en dire plus ?
- Si, tu vois toutes ces traces noires sur le rebord de la tasse ? Elles indiquent une date ou plutôt une durée. Oui, je lis : " six mois ". C'est ça, tout ce que j'ai vu arrivera dans à peu près 6 mois. Je ne peux t'en dire plus.
- Eh bien dis donc : un lieu sombre, des flammes, des voix la nuit, une coupure dans ma vie ... Que va-t-il donc m'arriver ?

Six mois plus tard :

- Au secours ! Vite, sortez-moi de là ! Vite, vite...

Mimi frappe de toute ses forces sur la paroi de la carlingue de l'avion, où elle se trouve emprisonnée après un atterrissage en catastrophe.

Elle se retrouve seule, coupée des autres passagers par un amas de tôles qu'elle n'arrive pas à déplacer.

- A l'aide ! Aidez-moi ! Je veux sortir ! J'ai froid, j'ai peur ! Au secours !

Cela fait bientôt une heure que Mimi est désormais privée de lumière et qu'elle se débat ainsi sans réponse. Seule, enfermée dans le noir, dans une position inconfortable. Mimi épuisée et découragée se recroqueville sur elle-même pour essayer de se réchauffer. Elle tombe ensuite dans un demi-sommeil agité de cauchemars étranges. Elle se voit, minuscule, tombant au fond d'une tasse à café disproportionnée, tapant de toutes ses forces sur la paroi de porcelaine pour appeler à

l'aide ... Tout au-dessus de son immense prison, des petites flammes vacillent, des voix résonnent. Des mots entrecoupés parviennent jusqu'à elle : « ...yeux ...versaire ». Des rires fusent, des voix scandent son prénom : « Mimi, Mimi... ! »

- « Mimi, Mimi ! »

La jeune femme sort de sa torpeur. On l'appelle. Oui, c'est ça, on l'appelle. Elle se reprend à espérer et crie de toutes ses forces en frappant de plus belle sur les murs de sa prison.

De l'autre côté, « on » fait de même. Elle perçoit une voix qui lui conseille de se reculer le plus qu'elle peut et de se protéger derrière ce qu'elle trouve. Dans un grand bruit l'habitacle s'ouvre peu à peu au milieu des étincelles émises par une perceuse. Le trou s'agrandit et permet enfin à la prisonnière de retrouver l'air libre et ... la neige.

- Oh, merci, merci ... j'ai eu la peur de ma vie !

Soutenue par ses amis, avec qui elle partait en vacances au Maroc, Marie, moitié pleurant, moitié riant, s'écrie : « Mais où sommes nous ? Cette neige... ? »

On lui explique que le commandant de bord a été obligé de se dérouter à cause d'une tempête et par manque de carburant a dû se poser in extremis sur un plateau des Pyrénées. Il y a eu de la casse pour l'appareil mais tous les passagers sont sains et saufs.

- Il ne manquait plus que toi à l'appel Mimi. Viens, il nous reste du café chaud cela te fera du bien en attendant les secours.

- Du café !!! Ah non ! Plus jamais !!!



## Tasse n°6

Caro\_carito



Ma voisine m'a invitée. Elle est sympa. J'aime son regard vif et ses cheveux bruns frisottés qui dénotent dans cet immeuble sans âme où défilent à toute heure des faces de carême. Et puis je m'en-

nuie, gravissimement, dans mon F2 exigu avec vue sur béton. Ma boîte nous a mis en chômage technique. Pas glop d'autant que cette inactivité dure et prend des proportions dramatiques au niveau pécuniaire comme au moral. Ah ! Si j'avais été plus attentive, j'aurais su que le contrat de travail de ma tôle était une subsistance du XIX<sup>e</sup> siècle. Inutile de chercher ailleurs, il me faut bosser au black. Et franchement, non, avec ma veine habituelle, je risque d'aller au devant des ennuis. Si j'ai cru que mon plan de sous-sous-louer dans cette tour de quartier parisien aisé était une aubaine, aujourd'hui c'est devenu une hérésie sociale. A peine 3 bonjours par jour. Oui, j'en suis certaine : je les note. Comme occupation vous voudriez que je me gave de sitcoms. De toute façon je n'ai plus de télé. Il est parti avec. Ce ne fut pas un grand choc. Je m'en doutais. Je l'espérais même, secrètement. Mais quand on n'a rien, un petit quelque chose même pas très glorieux, une relation homme-femme minable, on s'imagine que c'est toujours mieux que rien.

Je sonne chez ma voisine. Elle s'ennuie, elle aussi. Elle est seule, elle aussi, malgré sa smala d'enfants trop vite grandis qui, s'ils ne la câlinent plus, la date-limite étant dépassée depuis longtemps pour les effusions, la sollicitent pour faire taxi, acheter tant et plus... L'âge d'ingratitude. C'est pourquoi, nous trompons nos deux solitudes ensemble. On papote, des riens souvent, de nos petits bobos d'âmes ; l'espace d'un café turc, nous nous échappons au-delà de la ceinture grise de la ville, vers un orient nostalgique d'ors et de légendes.

Mais ce matin-là, surprise : ma voisine n'est pas seule. Une petite grand-mère se tient derrière elle. Une minuscule vieille au visage recouvert de rides, non de plis harmonieux. Je devine plus qu'autre chose des yeux malins derrière les fentes noires. Des boucles à peine argentées, qui ne doivent rien aux mains expertes d'une coiffeuse, adoucissent ce visage de Shar-Pei impassible. Je tends une main timide vers la vénérable aïeule. Les vieux m'intimident toujours : l'impression d'être soupesée, devinée. Nous nous installons autour de la table basse. Bientôt arrivent café et petits sablés parfumés à l'anis et au sésame. Nous devisons gaiement. Alors que ma voisine s'apprête à me resservir une tasse, sa marraine, car il s'agit de sa marraine, interrompt son geste. Un silence s'installe. Aurais-je commis un impair ? Les visages des deux femmes ne semblent pourtant pas ulcérés, plutôt complices.

La vieille dame fait glisser ma tasse vers elle et

la fait tourner. J'entends comme un souffle qui semble venir d'un autre monde : « Elle va te conter l'avenir. » Fariboles... Contes de bonnes femmes. N'empêche, le bref coup d'œil de la sorcière me porte un coup au cœur. Je suis une porte-poisse de la pire espèce. A croire que quand je pense à quelque chose... par exemple, si je pense que mon lave-vaisselle fait un bruit bizarre, y'a pas, il tombe en panne. Ou quand je passe près d'un échafaudage, je pense illico qu'un gros splotch va salir mon imper. A tous les coups, bingo, c'est pour ma pomme. A croire que je le fais exprès. D'ailleurs cela me fait penser, est-ce que j'ai éteint mon fer ? J'arrête un instant de divaguer car les deux femmes ont entamé un dialogue à un débit d'enfer. Vraisemblablement, on parle de moi. Du calme. Elles vont juste me dire la bonne aventure ; ça ne peut être pire que la situation actuelle. Soudain, la vieille marraine lève la main pour calmer l'excitation manifeste de ma voisine. Vais-je gagner au loto ? J'ai pris un billet hier. S'il vous plaît... Un flot de questions m'assaille. Non, je n'ai pas vu le double croissant, la symétrie parfaite dans le fond de la tasse. Oui, je suis bien une bestiole ascendant d'une autre bestiole. Alors le verdict ?

Je repars une heure plus tard, adoubee artisanne de ma propre destinée. Pourquoi pas ? Si je pouvais troquer ma malchance habituelle, cette satanée deuxième peau. Allez, au lieu de me torturer l'esprit, écoutons la radio. De quoi parle-t-il ? Du tirage du quoi ? De l'euro millions. Mais, les chiffres... Oui, encore une fois... Mince où est passé mon ticket ? Le voilà... Le voilà !

Elle n'avait pas tort la vieille sorcière sympathique. J'ai bien gagné mais ce qu'elle n'avait pas prévu c'est que le nombre de gagnants pour ce tirage dépasse tous les pronostics statistiques. Au final, je risque de toucher -risque, c'est un bien grand mot- 433,27 euros. Ce n'est pas grave. Avec ça, je vais peut-être me payer un petit voyage : mer du Nord ou même un tour dans le Perche. Ou juste une ballade à Paris ou à Versailles. Et puis là je rêverai, loin de ma ville basse de plafond et je suis sûre que, au tournant, des jours meilleurs m'attendent. Je dois juste y croire un peu comme ce ciel bleu que j'imagine là au-dessus des tours ; et même, ce soir, le coucher de soleil sera incandescent, juste au-dessus de la tour des nuages.



# Tasse n°4

## Pandora



Je suis un grand amateur de café, sous toutes ses formes, mais plus que tout en petit noir. Serré. J'ai besoin de mon espresso en fin de repas sans quoi il me manque quelque chose. Le rituel est toujours le même, immuable. Je prends un morceau de sucre que je casse en deux et j'en laisse délicatement glisser une des moitiés à travers la mousse qui surnage. Je la regarde doucement s'enfoncer avant de sombrer puis je touille avec ma petite cuiller. En amateur éclairé mais fainéant, j'achète mon café en dosettes. Plusieurs crus en fonction de mes humeurs. Et la touche finale, le morceau de chocolat, noir bien sûr, pour parfaire ce délicieux moment. Noir très amer quand le café est doux, noir agrémenté de fines lamelles d'amandes et d'orange quand le café est plus fort. Un mélange de saveurs et une explosion de plaisir auxquels je ne pensais pas être prêt à déroger. Mais la vie est parfois pleine de surprises...

Un jour, j'ai rencontré Almina, dont je suis tombé amoureux fou. Nous avons d'abord joué au jeu de la séduction. Puis nous nous sommes découvert quelques points commun... et enfin nous nous sommes mis en ménage (je vous fais la version courte parce que nous avons mis neuf longs mois à nous apprivoiser avant qu'elle ne vienne habiter chez moi).

Almina aime comme moi le café, mais elle n'aime pas mon café. Parce qu'elle a, elle aussi, un rituel immuable qu'elle déroule tous les jours. Elle se prépare un café et en boit une petite gorgée ; elle fait alors tourner trois fois le contenu de la tasse dans le sens des aiguilles d'une montre, puis cinq fois dans le sens anti-horaire, puis à nouveau deux fois dans le sens horaire. Sans en faire tomber une seule goutte, sinon elle doit tout recommencer. Elle se lève et verse délicatement le café surnageant dans l'évier pour reposer la tasse sur sa sous-tasse et regarder dans le marc qui apparaît dans le fond. Parce qu'Almina, ma douce princesse orientale, est

née à Istanbul et qu'il y a à boire et à manger dans son café. Turc. Et parce qu'Almina, outre un sourire à faire se damner un saint et un corps de déesse, a un don qui se transmet de mère en fille depuis plusieurs générations : elle lit l'avenir dans le marc de café.

Moi aussi, je riais avant, comme vous. C'est tellement plus facile de se moquer de ce qu'on ne comprend pas. Je riais jusqu'à ce fameux après-midi où je m'apprêtais à rentrer chez moi après avoir passé le week-end chez elle.

Elle m'a servi un de ses immondes cafés puis a suivi son rituel habituel. J'ai bu quelques gorgées et elle m'a retiré la tasse des mains, a fait tourner le café restant dans les différents sens, l'a vidé dans l'évier puis a reposée la tasse sur la sous-tasse verte ornée de motifs géométriques dorés. Et elle a regardé dans le marc. Longtemps. Intensément. Je me souviens comme il remontait en flammèche sur l'intérieur de la tasse. Et elle s'est mise à pleurer. De plus en plus fort. Elle s'est précipitée dans mes bras en me priant de rester encore avec elle cette fin d'après-midi de juillet, de ne pas partir, pas maintenant. Elle m'a dit qu'elle voyait la mort, que je ne devais pas prendre le métro. Elle a répété que je ne devais pas partir. Elle a tellement insisté qu'elle a réussi à me faire peur.

Je suis resté avec elle cette nuit là.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, les informations à la radio ont annoncé l'attentat meurtrier qui avait eu lieu la veille sur ma ligne habituelle. A l'heure où j'aurais dû être dans le métro.

Depuis cet épisode, j'ai fait une croix sur mon rituel et sur mon délicieux espresso quand Almina est avec moi. Je bois alors quelques gorgées de son immonde café turc. Sans carré de chocolat. Juste pour qu'elle puisse vérifier dans le marc de ma tasse que tout ira bien.

Et j'ai ramené ma machine à dosettes au bureau. Dans ce café il n'y a pas de marc, donc pas d'avenir mais il y a beaucoup de plaisir. Ça serait quand même dommage de m'en priver...





# Port-folio SFFF

## Histoire sans parole

InFolio

Partie 1

« L'un »



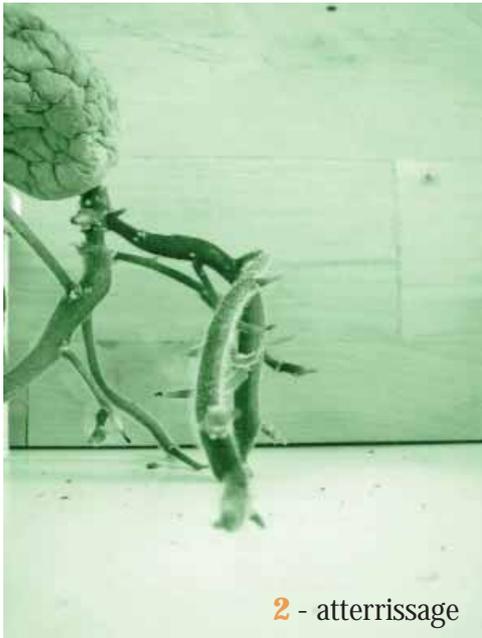
1 - vol

Partie 2

« L'autre »



4 - l'autre



2 - atterrissage



5 - regards échangés

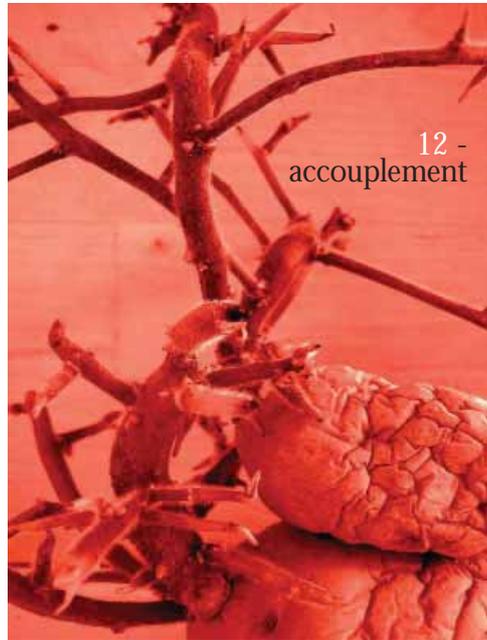
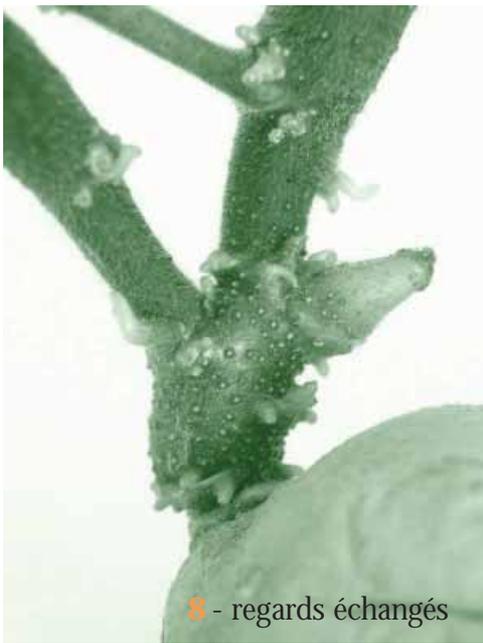
3 - exploration



Partie 3



6 - parade



Partie 4



FIN



# Les auteurs de septembre

## CARO\_CARITO



J'écris depuis... très longtemps.  
Je lis depuis encore plus longtemps.  
Sinon trois brigands, un job prenant,  
où étrangement ... je lis et j'écris et  
corrige aussi, ne m'empêchent pas  
d'y replonger le soir.

Mais dans un terreau moins aride.  
Une partie de mon éducation  
livresque est originaire d'Amérique  
latine, mon imagination galope bride  
abattue et j'aime y mettre une touche  
irréelle.

Mais pas toujours.

Blog : [Les heures de coton et les 1001 vaches](http://lesheuresdecoton.canalblog.com)

<http://lesheuresdecoton.canalblog.com>  
<http://les1001vaches.canalblog.com>

## INFOLIO



L'InFolio est un mammifère bipède  
nomade social à tendance asociale.  
Lors de sa lointaine jeunesse, l'In-  
Folio a rencontré un autre mammi-  
fère bipède appelé le professorus de  
françus. Celui-ci était doté d'un don  
de voyance, et lui avait prédit une  
carrière littéraire et non scientifique.  
Ce savant n'avait ni tout à fait tort ni  
tout à fait raison. L'InFolio dévore les  
livres autant que les sciences dévo-  
rent l'InFolio. Parfois l'InFolio  
essaye d'attraper en vol des photons  
pour leur demander leur numéro de  
matricule. L'InFolio mène aussi, à  
ses heures perdues, des recherches  
sur la relativité du temps liée l'éva-  
sion par l'imaginaire et le rêve, et sur

le dépôt en couches minces de  
pigments sur un substrat à base  
organique.

Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)  
<http://infolio.over-blog.com>

## JOSE FA



J'aime me lever tôt, traîner dans un  
peignoir rouge et vert, Pastroudis en  
décembre, me faire avoir par les  
trompe-l'œil, manger des fish&chips  
à la sortie du cinéma. Je relis réguliè-  
rement les mêmes livres. J'ai pleuré  
à mon premier concert. J'ai long-  
temps rêvé d'habiter au bord de la  
mer.

Quand il faut faire quelque chose, je  
barbouille, je gribouille, je griffonne,  
je rature, et je m'arrête en principe  
avant d'arriver au point ou au trait  
final.

Blog : [Le Monde 1900](http://lemonde1900.unblog.fr)  
<http://lemonde1900.unblog.fr>

## KLOELLE



J'ai déjà 37 ans et trois enfants  
sympas.

Je travaille dans une administra-  
tion...

Je suis pianiste à mes heures  
perdues...

Lectrice de d'autres heures perdues...

Et j'aime jouer avec les mots et les  
émotions à des heures que je cherche  
encore.

Blog : [Une valse de rien](http://unevalsederien.canalblog.com)  
<http://unevalsederien.canalblog.com>

## LUMA



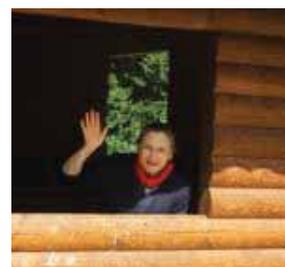
Naissance en 1986 quelque part dans  
les montagnes. A beaucoup lu et  
écrit, fait des études et vu du pays.

Auteurs préférés : Terry Pratchett,  
Stephen King, Daniel Pennac, Robin  
Hobb, Ptitluc, Ayroles, Binet,  
Franquin, Urasawa, Clamp... etc.

Record à Tetris : 200 lignes.

Blog : [Ecriveuse en herbe](http://ecriveuse.canalblog.com)  
<http://ecriveuse.canalblog.com>

## MAP



Amie de la nature et des jeux de mots  
pour lutter contre tous les maux !

## PANDORA



Je suis une gourmande et une  
passionnée, en vrac, de voyages, de  
chocolat, de jeux vidéo et de lectures  
allant de la poésie (Baudelaire) à la  
fantasy (Robin Hobb, Guy Gavriel  
Kay, Tolkien...) et à la science fiction  
(Bradbury, Philip K Dick, Asimov...) en  
passant par le polar que j'adore  
sous toutes ses formes, très noir  
(Chesbro, Ellroy, Connely, Tabach-  
nik, Liebermann...), dépaysant

(Benacquista, Mc Call Smith, Man-  
kell...), amusant comme Westlake ou  
inclassable comme Vargas ...

Et quand tout cela ne suffit plus à me  
faire rêver, je prends ma plume et  
m'invente de nouveaux univers pour  
m'évader au travers de mes person-  
nages et de mes histoires...

Blog : [Les poèmes de Pandora](http://les-poemes-de-pandora.over-blog.com)

[http://les-poemes-de-pandora.over-  
blog.com](http://les-poemes-de-pandora.over-blog.com)

VAL



Epouse résignée,  
Retenue de force en son foyer  
Qui préfère les livres à la télé  
Et écrit contrainte et forcée.  
Bloggeuse,  
Plus que bosseuse  
Observatrice ?  
Et encore plus ... SIMULATRICE !

Blog : [Le blog à Val](http://motsdeval.canalblog.com)

<http://motsdeval.canalblog.com>

VE RON



À 50 ans passés, je me demande  
encore pourquoi la « lecture » reste  
mon plus mauvais souvenir d'en-  
fance et de scolarité...

Blog : [VéronFot](http://veronfot.hautetfort.com)

<http://veronfot.hautetfort.com>

Ce **web-numéro** a été réalisé par

E kwerkwe

InFolio

Rose

et S tellaS abbat !



## Appels permanents

### Recettes littéraires

Des recettes à base de fanes et/ou de carottes.  
Pour jouer, on écrit un **texte** décrivant de la façon  
la plus littéraire possible l'élaboration d'une  
recette de cuisine, sucrée, salée, voire  
sucrée/salée, ainsi que la saveur du plat, son arôme,  
son aspect...

Et on joint une **photo** (voire plusieurs) du résultat  
(ou à la limite un très beau dessin).

Pas de science-fiction ici (enfin, seulement si vous  
y tenez), mais de la gourmandise et de l'épicurisme.

## Glossaire

S FFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy &  
Fantastique.

*Fanes de carottes* traite de  
(science) fiction - c'est à dire de  
science-fiction, de fantasy, de  
fantastique, mais de n'importe  
quel autre genre littéraire aussi  
(d'où les parenthèses). Parce que  
ce qui compte, c'est le mélange  
des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de  
**fanatic magazine**) est un péri-  
odique (ou apériodique) indépen-  
dant, créé et réalisé de manière  
désintéressée par des passionnés  
de bandes dessinées, de science-  
fiction, etc., et diffusé à un très  
petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de  
**web log**) est un site Web  
constitué par la réunion d'un  
ensemble de billets (appelé aussi  
notes ou articles) triés par ordre  
chronologique. Le blogueur  
(tenant du blog) y publie un  
texte, souvent enrichi  
(illustrations, hyperliens, etc.) sur  
lequel chaque lecteur peut le  
plus souvent apporter des  
commentaires.

Blogzine

Le **blogzine** de *Fanes de carottes*  
est un magazine, mensuel,  
publié sous forme de blog. La  
publication des articles est étalée  
sur le mois, à raison d'un tous  
les jours (ou tous les deux jours).

### Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce  
Fanzine ne sont pas libres de droit.

Toute reproduction, même partielle des  
images et des textes est strictement inter-  
dite (article L. 122-4 du Code de la  
propriété intellectuelle). »

